L'Initiation

ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

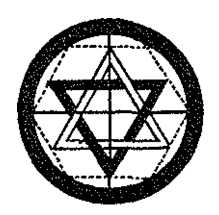
Revue fondée en 1888 par PAPUS (Dr Gérard ENCAUSSE)

Directeur et Rédacteur en Chef

Dr Philippe ENCAUSSE

— 1952 —

SOMMAIRE



40e Année — No 4
(Nouvelle série)

Trimestriel. - 5 F
Octobre - Novembre - Décembre 1966

A NOS FIDÈLES LECTEURS ET AMIS

***Votre abonnement pour 1966 est terminé.* Un effort particulier de présentation et de documentation de l'INITIATION va être fait pour 1967. Mais nous avons besoin de votre aide *et, à ce titre il importe* que les abonnements soient renouvelés en grand nombre et à bonne date (15 décembre 1966).**

Abonnez-vous. Faites abonner les sympathisants et amis. Soyez actifs pour nous donner les moyens dont nous avons besoin pour continuer l'œuvre entreprise, il y a 78 ans, par Gérard ENCAUSSE (« PAPUS »). Merci à tous !

Pour l'année 1967 — 1 numéro par trimestre :

Abt. normal.... 15 F — Etranger .... 18 F

Sous pli fermé :

France .... 18 F — Etranger .... 20 F

Versements par chèque bancaire, mandat-poste ou virement postal au compte n° 999647 — PARIS, à l'ordre de:

M. Georges COCHET, 8, rue Stanislas-Meunier, Paris 20e

CHANGEMENT D'ADRESSE

Dans un but de simplification et d'accélération des envois de la revue, il est demandé à ceux de nos abonnés qui ont changé ou qui changent de domicile de bien vouloir retourner directement à l'Administrateur, G. Cochet, l'enveloppe ayant contenu le dernier numéro de la revue. L'ancienne adresse imprimée sur ladite enveloppe devra être barrée et la nouvelle devra être inscrite au-dessus. Cette documentation (ancienne et nouvelle adresse) est indispensable à la Maison qui assure le routage de la revue.

D'autre part, quel que soit le moyen utilisé pour faire connaître votre changement d'adresse, il vous est demandé de bien vouloir joindre la somme de 0,90 F (timbres ou coupon) pour frais d'établissement d'une nouvelle plaque.

Merci pour votre aide !

L'Administrateur : Georges COCHET.

Le Directeur-Gérant : Philippe ENCAUSSE, 46, boulevard du Montparnasse, Paris-15e
Dépôt légal n° 1.750. - Cert. d'inscr. à la Csion paritaire du papier de presse du 6-2-53 n° 26/285
Imp. A.R.P. — 39 rue Victor-Hugo, Pantin Seine

Votre abonnement 1966 est terminé... N'attendez pas pour envoyer le montant de l'abonnement 1967. Merci !

LA CITÉ DE DIEU
DANS LA
TRADITION ESOTERIQUE

par HERVÉ-MASSON

Esotériquement, on le sait, l'individuel reflète en la rétrécissant l'image de l'universel et le *moi* ou l'*ego* ne sont guère qu'un écho assourdi et localisé de la rumeur propagée par le *Soi* unique. Mais, si diminué, si affaibli qu'il soit dans l'homme, il nous éblouit et nous fait prendre la copie pour l'original. On est accoutumé de décrire ce *moi* individuel comme l'image mille fois réfléchie d'un rayon de soleil se jouant sur les vaguelettes d'un miroir d'eau. Fascinés, guettant les effets multiples des petits foyers lumineux se faisant et se défaisant au gré des rides de l'étang, nous perdons de vue le vrai soleil. Il nous suffirait pourtant de lever les yeux. Si nous comprenions la structuration et la genèse des reflets, nous ne pourrions que nous retrouver face à face avec le foyer unique et éblouissant. Lui seul demeure et n'est ni altéré, ni absorbé par les vagues de l'existence.

Cette genèse des reflets, de nombreuses écoles l'ont étudiée et le parallélisme de leurs recherches et de leurs conclusions garantit leur authenticité. Gardons-nous de mettre Brahmâ sur le trône de l'Olympe ou d'introduire de force le serpent *kundalini* dans l'athanor des hermétistes. Mais s'il convient de se méfier des extrapolations et du trop facile syncrétisme, il est légitime de souligner les rapports et les ressemblances. L'important est de préciser les équivalences tout en conservant à chaque doctrine traditionnelle sa terminologie propre. Si *kundalini* et le *Mercure rectifié* (☿ par opposition avec le *Mercure simple* ☿) nous semblent symboliser une seule et même force, empressons-nous de le dire, mais prenons soin de laisser *kundalini* à l'Inde et le *Mercure* aux hermétistes (1).

Rappelons pour commencer qu'au plan supérieur de la première manifestation il y a d'abord le Chaos indifférencié. C'est le « UN LE TOUT », la MATRICE, LA MERE, l'OCEAN, le cercle vide ○ des hermétistes ; c'est la *Prakriti* hindoue avant que le déséquilibre ne soit introduit dans le rapport qui régit la coexistence des trois *gunas*. Déséquilibre provoqué par l'action fécondante de *Purusha* (le *Soi*). Mais dès lors que le Chaos primordial est conçu en relation avec l'*ego* individuel,

(1) Encore que le Mercure ou « sur des sucs » soit fort connu de certains adeptes des yogas tantriques.

il est *soufre, Purusha* lui-même ou *Atmâ,* l'âme universelle. Et ici le cercle vide est ponctué d'un point solaire ☉ . Nous y reviendrons.

Dans l'esprit de Vedanta, *Purusha* est non seulement le *Soi,* mais il est encore l'Homme primordial. Il apparaît à la fois comme destructible (dans sa projection humaine et comme vingt-quatrième *tattwa* de *Prakriti*) et indestructible en tant que principe permanent (*Paramâtmâ*). En lui le devenir et l'éternel se joignent et sont alors *Purushottama,* le *Soi* essentiel dépassant tout à la fois les notions du destructible et de l'indestructible. Selon le mythe, *Purusha,* contenant en soi-même le principe de tous les principes de manifestation, n'est pas lui-même manifesté et retient ainsi la création. C'est pourquoi il doit être mis à mort et dépecé. C'est par son sacrifice qu'il est *Prâjâpati,* le « Seigneur des êtres créés ».

Principe actif, *Purusha* exerce son action sur *Prakriti,* la substance primordiale indifférenciée. « Mère des formes », *Prakriti* est aussi *Mâyâ* et trouve des équivalences dans Isis, Démeter et certaine Sophia gnostique. Sous l'effet du rayonnement de *Purusha* les trois tendances qui s'équilibrent à l'intérieur de *Prakriti,* les trois *gunas* (*sattva* ou conformité à l'être, *rajas,* force d'expansion et *tamas,* principe de la chute et de l'obscurcissement) s'échauffent et rompent leur équilibre. C'est ce déséquilibre entre les principes qui produit la manifestation du type individualisé.

Attirée, animée et pour ainsi dire aimantée par *Purusha,* la Prakriti l'enlace et s'en laisse pénétrer afin d'être fécondée. Ainsi tout au sommet de l'échelle des manifestations on retrouve *Purusha-Prakriti,* l'antique et universel androgyne. Cet androgyne est encore l'*Atmâ* solaire (*Purusha* sous son aspect de *Paramâtmâ*). On retrouve la même idée chez les hermétistes qui, en plaçant un point au centre du cercle de l'indifférenciation, en feront le symbole solaire par excellence ☉ , âme universelle et principe positif de toutes les manifestations. Le point solaire dans le cercle, c'est le *Roi* qui se baigne dans l'onde corrosive de la *Fontaine Terrible,* dans cette eau-principe de dissolution (car nulle forme différenciée ne soutient le contact avec ce qui est indifférencié) dans ce qui, pour le profane, reste pur *vinaigre philosophal, venin* et dissolvant universel. La « fontaine sans son roi » signifie la mort...

Pour en revenir à *Purusha-Prakriti,* l'action interne du *Soi* détermine des ondes vibratoires au sein de la nature primordiale et provoque ainsi l'apparition de plans différents correspondant aux divers ordres de vibration. Des éléments de plus en plus lourds (de plus en plus opaques, diraient les gnostiques) se forment et aboutissent à la matière sensible. Ce sont les 24 *tattwas* (1) dont le dernier est de nouveau *Purusha,* l'homme, qui se trouve ainsi être son propre *avatara,* sa propre incarnation individuelle. Manifestation exemplaire, l'homme est d'origine

---

(1) Ou plus, selon les systèmes envisagés.

divine par le haut (*Purusha, Atmâ*) mais, contenant tous les plans vibratoires, il apparaît aussi comme l'être le plus « lourd », par en bas. Le plus clair du travail qu'il devra accomplir sur soi-même consistera justement à s'alléger, à se spiritualiser.

Enfin, la correspondance individuelle d'*Atmâ* dans l'homme n'est qu'un reflet : *jîvâtmâ*. Et si, du point de vue de l'individu, *jîvâtmâ* constitue une réalité, du point de vue de l'universel il n'est rien, sinon une pauvre image rétrécie et toute momentanée de l'unique Atmâ. *Jîvâtmâ* ne possède d'existence (transitoire et contingente) que par les illusions de *Mâyâ-Prakriti*. Il n'est qu'un reflet, le reflet d'un simple rayon de l'Atmâ solaire. Ce rayon spirituel, l'Inde le nomme *Buddhi*. Individuelle et passagère dans l'homme, l'âme (*Jîvâtmâ*) ne peut se résorber dans l'âme universelle indestructible (*Atmâ*) qu'en remontant le rayon solaire de Buddhi (l'Esprit). Ici encore l'analogie est frappante avec ce qu'on connaît de l'enseignement des hermétistes pour qui l'Esprit, le *Mercure rectifié, constitue le lien entre l'homme terrestre*, « *notre plomb* », et l'homme céleste qui est *soufre*. De même Jésus, Verbe incarné et *manifesté*, est la voie qui conduit à la gloire du Verbe éternel.

Quatre entités, disent les alchimistes, structurent l'être humain. La première est terrestre, placée sous le signe de *Saturne ;* elle est soumise à l'influence *saline* de la Terre qui l'alourdit. C'est « notre Plomb » qui est en relation avec les os, les cartilages, les tendons et tout ce qui se nourrit de calcium. Ce *plomb* est l'expression même du « fixe » et de l'individué. La deuxième entité est *aqueuse* avec une propension quasi-fluidique ; elle est dominée par l'aspect *Lune* de la manifestation. Son signe est le *Mercure simple* ☿ . En elle repose l'atavisme, l'hérédité, la race. Elle agit sur le système nerveux et glandulaire *blanc*. C'est le seuil de la connaissance subtile et de l'imagination et le véhicule correspondant à peu près au *lingasharîra* hindou (1). Au-dessus de ce plan on découvre l'élément-clef de tout le système hermético-alchimiste : l'entité *fluidique du Mercure rectifié* ou de l'Argent-vif ☿ , qui par son rapport commun avec le Feu supérieur (l'âme) et l'Eau inférieure du *Mercure simple* produit la vapeur de *l'état gazeux*. Le Vif-Argent gouverne le sang *rouge* et alimente la chaleur vitale. Enfin, au sommet, la quatrième entité est solaire. Elle représente le *premier Soufre* dont le signe ♈ couronne le Mercure rectifié. Ce signe est le premier du Zodiaque, le berceau du Soleil.

Ces quatre divisions peuvent en réalité être ramenées à trois : *corpus, spiritus* et *anima* ou encore le *Sel*, le *Mercure* et le *Soufre*, éléments symboliques qu'on retrouve de nos jours dans tous les cabinets de réflexion de la Maçonnerie spéculative. Dans la symbolique martinésiste, ces termes alchimiques sont en relation avec Adam (soufre), Caïn (mercure) et Eve (sel), le *Roi*, la *Reine* et, entre eux, le *Serviteur* des sages et des philosophes.

---

(1) Lingasharîra : « corps subtil », corps astral de l'occultisme

Caïn joue ici un rôle prééminent. Il est le mystérieux Caïn de la Gnose, le fils premier-né du Ciel et de la Terre, le grand ancêtre de la *légende hiramite* dont la descendance est essentiellement démiurgique : Hénoch, le bâtisseur de la première ville, Mathusaël, le fondateur de l'écriture, Lamech qui, par la polygamie, assura la continuité de la race, Tubalcain enfin, le premier forgeron. Sans entrer dans d'autres détails, disons que Caïn est comme l'Esprit qui relie le Ciel et la Terre, qui vivifie la matière inerte. C'est pourquoi il est *Mercure.* Et *Mercure double,* androgyne, car en lui cohabitent les deux pôles céleste et terrestre. A ce titre il personnifie aussi le fameux et mystérieux Re-Bis de la tradition hermétique.

Poussant encore plus loin le jeu des analogies, on remarquera que le Mercure double rappelle deux aspects essentiels du processus de manifestation *Purusha-Prakriti.* Le premier *tattwa* qui apparaît dans l'échelle décroissante des manifestations est *Buddhi,* l'Esprit Universel, Le deuxième, situé immédiatement au-dessous, est *Ahankâra* ou le plan de la conscience individuelle (en tant que principe) et l'origine de l'*ego.* C'est en se prêtant au pur rayonnement de *Buddhi* qu'*Ahankâra* s'effacera et permettra la jonction de *Jîvâtmâ* avec *Atmâ.*

La Kabbale, à son tour, décrit quatre états humains : *gouph* (le corps), *nepesch* (l'âme vitale), *ruach* (l'âme intellective) et *neschamah* qui est au sommet. Placés entre les deux grands principes opposés du corps physique *gouph* et de l'étincelle divine *neschamah,* les deux termes intermédiaires *ruach* et *nepesch* jouent le rôle dévolu respectivement par les hermétistes au *Mercure rectifié* et au *Mercure simple.*

Dans la tradition islamique enfin, le Trône (*el-Arsh*) est le premier terme issu du rapport *Calame* (el-*Qalam* : la Plume) et *Table* (*el-Lawh*). Cependant, il est dit qu'Allah « créa le Calame avant qu'il ne créât la création ». Le Calame et la Table seraient antérieurs de « 50 000 ans à toute autre sorte de manifestation ». Ils ne seraient pas encore des *créations,* mais bien des *émanations* semblables à *Purusha* et *Prakriti,* et le Trône n'apparaîtrait qu'ensuite comme leur première manifestation commune, exactement comme *Buddhi* dans la tradition hindoue. D'autre part on retrouve ici encore des équivalences de la partition en quatre termes de l'être humain : le corps physique (*âlam el-mulk*), le corps subtil (*âlam el malakût*), le plan du monde informel correspondant à la lumière intelligible (*âlam el-jabbarût*). Ces plans sont respectivement en relation avec la terre, le feu et la lumière. Enfin, apparenté avec l'*ahankâra* hindou, le principe de la conscience individuelle est *âlam el-izzah* ou *âlam el-ghayb.* Lui aussi est illuminé, et d'une lumière intense en tout point comparable au rayon lumineux du *Buddi* (1).

Comment atteindre le palier illuminateur de *Buddi,* de l'Esprit ? Le Yoga enseigne qu'on y parvient par l'éveil préalable d'une force latente,

---

(1) Pour plus de détails, lire Frithjof Schuon, *l'Œil du Cœur* (nrf. Paris). J'y ai puisé le plus clair de cette nomenclature...

endormie « comme un serpent lové sur lui-même », enroulée comme « la moitié de la syllabe OM ». C'est la force *kundalini*. Réveillée, elle se détend et « sifflant comme un cobra furieux », elle se fraye un chemin à travers les différents centres de force (*chakras*) qui jalonnent le corps subtil. *Kundalini* est le principe actif féminin, la grande *shakti* enfermée dans l'homme. C'est l'autre terme de Shiva androgyne. Selon les modes de réalisation, l'éveil de cette force est obtenu volontairement comme cela se pratique dans les grands yogas techniques, ou inconsciemment quand c'est la voie mystique qui a été adoptée. Quand *kundalini* est parvenue au dernier échelon, au dernier *chakra*, a pénétré le dernier lotus (*padma*) du corps subtil, qu'elle a pris possession de l'*ajna-chakra*, *Jîvâtmâ* (l'âme individuelle) reçoit la pleine lumière de *Buddhi* l'Esprit). Il entre alors dans le saint des saints, dans ces centres supérieurs qui appartiennent au « corps causal » (*kâranasharira*), et y goûte la béatitude (*ânanda*). Confronté avec sa vraie nature, il s'efface et découvre son irréalité en tant que *jîva* et se résorbe dans l'Atmâ unique.

Dès lors, la cité céleste contenue symboliquement dans le petit ventricule du cœur (*dahara*) lui est ouverte ; le havre lumineux est atteint et *Bramapûra*, la cité de Brahmâ, est habitée. Planté sur le lotus du *chakra* le plus inférieur, le Mont-Mêru individuel, la montagne sacrée sympolique, dresse ses contreforts et ses sommets et, passant au travers des sept cieux des *chakras*, perce l'œil de Shiva, puis se perd dans la nuée du Brahma indéterminé et non-manifesté.

Mais il n'y a pas d'exclusive, il n'y a pas que la « cité de Brahmâ », il n'y a pas que la voie yogique. Toutes les ascèses ésotériques, quelles qu'elles soient, visent le même but : l'accès final à la communion des sages au sein de la cité céleste. Les voies ne sont pas si cachées que cela et il suffit de chercher avec enthousiasme et de persévérer ensuite. Les indications sont innombrables. Le *luz* hébraïque ne possède-t-il pas des points communs avec la *kundalini* indienne ? Sans doute, certains auteurs situent ce germe d'immortalité parfois dans le cœur (et ici ils rejoignent l'Islam et l'Occident), d'autres fois entre les deux yeux ; mais la plupart préfèrent le chercher à la base de la colonne vertébrale, à l'instar de la *kundalini*. Mais *luz* est aussi une entrée souterraine et une ville cachée à tous les yeux. Pourquoi pas la Jerusalem céleste ?

La localisation proposée par les hermétistes des sept correspondances planétaires dans le corps humain n'est pas rigoureusement semblable à la localisation des *chakras* de l'Inde (mais depuis Jacob Boehme et ses disciples l'Occident s'est aligné sur l'Orient). Et qu'importe ? Puisque tout démontre que les buts proposés (et atteints) étaient et sont les mêmes. Vieux comme le monde, l'Art Royal ne connaît d'autres frontières que linguistiques. Et que signifient les dissemblances constatées dans la façon de localiser les centres de force ? A tout prendre, ces disparités soulignent le caractère immatériel, symbolique, subtil même des disciplines mises en œuvre. Quiconque a pratiqué réellement et en toute lucidité d'esprit les méthodes ascétiques traditionnelles (et en a obtenu des résultats effectifs, même partiels) sait bien que les localisations sont en quelque sorte conventionnelles. Les correspondances décrites par

telles écoles ne sont certes pas gratuites, mais au moins sont-elles susceptibles de se retrouver dans d'autres régions du corps subtil. En fait, toutes se rassemblent là où on les perçoit réellement, c'est-à-dire dans l'esprit.

L'Art Royal, soyons-en assurés, n'est pas une simple éthique, une attitude ou un choix d'ordre moral. Il ne constitue pas davantage une mystique. Très exactement, c'est réellement un « art », c'est-à-dire une création délibérée. Il s'agit de créer, à partir d'une dissociation intérieure, un être nouveau capable de pratiquer une discipline dont le but constant sera de parachever sans cesse sa propre création. Tout y est escalade, paliers, et de nouveau escalade ; et l'accomplissement final, le Grand Œuvre, se confond avec l'obtention de l'immortalité précédée par la mort initiatique et la résurrection dans la lumière. Alors l'homme sera un *hestos. Celui qui se tient debout, s'est tenu debout et se tiendra debout* devant la Puissance infinie.

L'acte majeur consiste dans un retournement. Normalement le *Soufre* des philosophes (l'âme, principe Feu) est emprisonné sous la garde de *Mercure,* mais *Mercure* non plus n'est pas libre car il est sous la tutelle de Saturne (la terre, le corps) ; il conviendra, non pas de libérer purement et simplement le *Soufre-principe,* mais bien de renverser les rôles. Dès lors *Saturne* sera sous la garde de *Mercure* et *Mercure* participera directement à l'illumination du *Soufre.*

On séparera donc *Mercure* de sa gangue physique, on le « lavera », on le « purgera » de toutes ces scories afin que le subtil, l'*Argent-Vif* prédomine sur le *Mercure* psychique. Il est écrit quelque part, en effet, *que* « ☿ est la clef du palais », « *Notre finale intention n'est donc autre que de prendre cet or, le nétoyer par antimoine ou ciment, puis l'ouvrer dans nostre eau* (*Mercure*), *et faire séparation des corps, de l'esprit et de l'âme, lesquels il faut moult laver icel corps, affin que l'âme soit moult glorifiée en icelui, pour, après cette conjonction, extraire le mercure des philosophes* » (1). Il faut « assécher » l'eau (*Mercure simple*) du désir et « infuser » une nouvelle eau (l'humide igné). « *Alors l'Eau sera spirituelle avec le pouvoir de convertir les Natures en d'autres Natures* » (2). Cette nouvelle eau mercurielle est le dissolvant qui libère l'Esprit.

Les étapes de l'Œuvre se déroulent. *Venin, poison, vipère, acide,* le Vif-Argent « blesse et tue ». L'artiste est aux prises avec l'anarchie intérieure, il est au stade de la *putréfaction* comme disent les alchimistes. C'est la période la plus « noire » de l'opération, la « terre noire », la « tête de corbeau ». L'étape noire correspond dans la sym-

---

(1) Valois, *Œuvres.*

(2) Nicolas Flamel, cit. par J. Evola in *la Tradition Hermétique.*

bolique maçonnique à la mort d'Hiram et au mot sacré M.B. qui est sous le signe de la putréfaction.

Mais d'autres étapes suivent car « un grain nouveau » doit germer au sein de la pourriture et de la mort. L'eau mercurielle est aussi une eau fécondante et « *cette eau ôte l'odeur du corps mort et qui est déjà privé de son âme* » (...) *Celui qui aura blanchi l'âme ; qui l'aura fait monter une seconde fois, qui aura bien conservé le corps et en aura ôté toute obscurité, et qui l'aura dépouillée de sa mauvaise odeur, il pourra faire entrer cette eau dans le corps ; et lorsque ces deux parties viendront à s'unir ensemble, il paroistra beaucoup de merveilles* » (1). A ce stade on « rassemble ce qui est épars » et le principe mâle solaire, l'*Arsenic* philosophal épouse en parfaite union l'élément lunaire (le Mercure). Traduisons : dépouillés des illusions qui les tenaient séparés, l'esprit et la psyché sont réunis et se complètent. Il ne reste plus qu'un pas à franchir pour que l'homme *psychique* soit promu et devienne un *pneumatique*.

Nouveau *solve, nouveau coagula ;* du palier *blanc*, l'artiste passe au plan *rouge*. « *On aura alors une Pierre d'un mérite extraordinaire, qui teindra les métaux imparfaits à l'infini. Voyla cette Pierre très parfaite, qui contient en soy la nature des choses minérales, animales et végétales ; elle est encore appelée triple ou trine-une parce qu'elle est composée de trois substances, de corps, d'âme et d'esprit, et qu'elle a les trois couleurs, scavoir : le noir, le blanc et le rouge ; elle est encor appelée une ou unique mercure, qui réunit en soy très éminemment les qualités des quatre éléments ; enfin, elle est appelée le grain de froment, lequel s'il ne pourrit et ne meurt pas, les opérations chymiques n'apportent aucun fruit.* » (2)

Tout est là en effet : le Grand Œuvre est avant tout une œuvre de palingénésie volontaire. Il faut mourir pour renaître. Nos facultés mentales doivent être détruites ou plutôt suspendues, mises entre parenthèses en vue d'une réorganisation et d'une transmutation profondes. L'accent mis dorénavant sur les centres de force vitale (et intellectives) illumine la conscience et transforme le monde extérieur sur lequel elle est projetée. Par la mort initiatique l'homme quotidien est transmué en Homme Véritable, cet homme en qui ont été rétablis l'ordre et l'harmonie. Il détient désormais la Sagesse qui est de l'âme, la Force qui appartient à l'esprit et la Beauté dont est revêtu le corps. C'est l'adepte, l'*enfant magnipotens*.

Ce que la technique occultiste et le rite initiatique peuvent produire, cette promotion authentique peut aussi bien être obtenue par d'autres voie. Par la « voie cardiaque » notamment. En Occident, par exemple,

---

(1) *Entretien du Roi Caled et du phil. Morien.*

(2) Cité par le Bibliophile Jacob in *Curiosités des sciences occultes.*

l'Amour et l'Imitation de Jésus-Christ constituent le sentier sûr qui débouche tôt ou tard sur le vaste promontoire de la gnose. Au sens profond du mot, aimer n'est-il pas connaître ?

Mais l'Homme Véritable lui-même n'est pas encore au terme de son parcours. La Jérusalem céleste qu'il est seulement en mesure de comtempler, il n'y pourra pénétrer qu'après un dernier effort, le plus difficile, qui fera de lui, l'Homme Parfait. Un Christ, le Christ. Voilà le but ultime : le renoncement total à soi-même et la réintégration en Dieu.

Alors seulement l'adepte pourra dire, au même titre que le yogi ou le soufi : Je ne suis pas *moi*, je suis *Lui*. Car il n'y a que Dieu dans la Cité de Dieu.

APOLLONIUS DE TYANE

par Bertrand de MAILLARD

Cette causerie est le confluent d'une curiosité et d'une orientation (1).

Curiosité ? Celle de savoir pour quelles raisons il est fait mention d'Apollonius de Tyane dans le rituel Martiniste. C'est un point que nous verrons à la fin de ce travail.

Orientation ? Celle que je vous ai définie l'an passé dans mon plan de travail : assimiler la tradition par l'étude des Initiés ou des sages qui en ont été les maillons.

Je pourrais ajouter qu'il est utile d'étudier Apollonius de Tyane, tant il semble qu'il y ait peu de documentation disponible sur le sujet, à l'heure actuelle. Et aussi parce qu'il rentre bien dans la ligne tracée, cet être exceptionnel dont on a dit qu'il fut le séjour d'un dieu parmi les hommes, et qu'il représente la synthèse de la Mystique, de la Philosophie et de la Thaumaturgie.

Il n'est pas commode de faire un exposé sur Apollonius de Tyane, surtout quand on a souci de ne pas croire aveuglément tout ce qu'on vous raconte et que l'on se pique de sens critique et d'esprit rationnel.

Il est difficile de dégager une silhouette moyenne du personnage, considéré par les uns comme un dieu, par les autres comme un suppôt de Satan ; nous essaierons à la fin de cette causerie de donner quelques conclusions.

Les sources qui permettent de parler d'Apollonius de Tyane sont assez restreintes. La principale est le texte de Philostrate. Mais, d'abord, quelles sont celles qui ont permis de faire ce travail ?

Premièrement, les trente pages que Maurice Magre consacre au personnage dans son livre « Magiciens et Illuminés ». Chose curieuse, à côté du récit poétisé qu'il fait, Maurice Magre n'hésite pas à faire des critiques parfois sévères sur le sujet.

J'ai lu le livre de Mario Meunier intitulé « Apollonius de Tyane ou le séjour d'un dieu parmi les hommes » qui m'a été très obligeamment prêté.

Puis, j'ai lu dans « Dogme et rituel de haute magie », d'Eliphas Levi, ce fameux Nuctemeron que l'on attribue à Apollonius de Tyane et que je n'ai pas vu figurer dans la liste des œuvres de notre sage.

Qu'il s'agisse de Magre ou de Meunier, comme d'ailleurs des nombreux ouvrages ou études consacrés au thaumaturge, il semble bien que la seule et unique source soit toujours Philostrate. Or, si le présent travail est comme une sorte de dilution homéopathique par rapport à l'original, il faut bien dire que la teinture mère est quelque peu suspecte. Expliquons-nous :

(1) Cet exposé a été présenté dans un Groupe martiniste.

Apollonius de Tyane rencontre à Ninive, au début de ses voyages, un certain Damis qui s'attache à ses pas et qui, de ce jour, va noter scrupuleusement jusqu'à la fin de la vie de son maître les faits, gestes, paroles, prodiges, habitudes, rencontres de celui-ci.

Ce texte écrit, mais sans grande élégance, est comme un journal de voyage — car Apollonius de Tyane voyagea toute sa vie. On nous dit bien que Damis rapporte jusqu'aux moindres propos apparemment sans importance. Mais déjà ce récit est suspect, d'un disciple dont on sait qu'il fut, certes, sincère, mais qui ne semble pas jouir de facultés exceptionnelles.

Admettons toutefois qu'il s'agisse d'un récit brut, sans enjolivures ni erreurs trop grossières. Ce texte, conservé par qui, où, on ne le sait, parvient mystérieusement entre les mains de l'impératrice Julia Domna, deuxième femme de Septime Sévère, empereur romain de 193 à 211. Cet empereur protège les lettres et sa femme tient une sorte de salon philosophico-littéraire. Un sophiste et rhéteur, Philostrate, fréquente ce salon, et c'est lui que l'impératrice charge de rédiger de façon littéraire le récit de Damis.

Nous sommes en pleine expansion du Christianisme qui est, à cette époque, l'action par rapport à la réaction que constitue le Paganisme. Entre les persécutions on cherche des moyens moins violents de contrecarrer le développement de la religion nouvelle. Et précisément c'est une chance de pouvoir opposer au Christ un ascète, un thaumaturge, un sage, un philosophe qui ne fut pas Chrétien et qui vécut à peu près à la même époque.

Mais Philostrate n'est pas spécialement un historien et, de toute façon, à cette époque on n'a aucune notion de la méthode historique moderne, critique et rationnelle. C'est donc un récit plus ou moins romancé, écrit plus ou moins en fonction du but à atteindre : glorifier et poétiser un être sans doute au-dessus du commun des mortels, mais qui n'est peut-être pas le personnage divin qu'on nous présente.

Je vous ai dit les sources que j'avais eues en main. Je dois ajouter que notre F. Michel Léger m'a grandement aidé dans ce travail. En effet, il a été à la Bibliothèque Nationale et il a consulté l'ouvrage de base, c'est-à-dire la traduction de Philostrate, avec notes et commentaires, tradition effectuée en 1862 par Chassang, universitaire et notre frère est revenu avec une vingtaine de pages de notes qui m'ont été précieuses. Il n'a pas eu le temps de lire cet ouvrage de près de six cents pages, mais il en a retenu et copié l'essentiel. Il méritait d'en être remercié.

Je vais donc vous raconter à mon tour — et nécessairement très résumés — la vie, les voyages, les prodiges, d'Apollonius de Tyane, et je suivrai les sources habituelles, me réservant tout à l'heure de faire la critique du récit.

Il n'est pas né dans une étable, de parents pauvres. C'est un fils de l'aristocratie riche de Tyane, et de famille des fondateurs de la cité.

Mais sa naissance, aussi bien que sa vie et sa mort, est déjà le signal des prodiges.

Enceinte, sa mère a un songe ; un dieu lui apparaît. Qui es-tu ? lui dit-elle. Celui que tu portes. Je suis Protée, le vieillard de la mer. Et l'on sait que Protée avait la connaissance du passé, du présent, et de l'avenir, don que possédera Apollonius de Tyane.

Mais cette belle légende est en contradiction avec le récit d'Apollonius de Tyane lui-même disant qu'il a été dans sa vie précédente un pilote de navire. Ou alors il faut imaginer un système compliqué d'entités spirituelles superposées. Revenons au merveilleux.

Dans les temps qui précèdent sa délivrance sa mère se promène avec ses suivantes et, voulant se reposer, s'endort dans une prairie. Elle est réveillée en sursaut par les chants et les ébattements d'ailes d'une troupe de cygnes blancs. L'émotion fait qu'elle accouche prématurément. On raconte aussi qu'au moment précis de sa naissance, dans un ciel serein la foudre tombe à ses pieds et remonte au ciel comme elle était venue. Souvenez-vous que le maniement de la foudre est la marque de l'un des plus grands pouvoirs et aussi des plus dangereux qui puissent être donnés à certains êtres. Pensez à Monsieur Philippe faisant tomber cette foudre aux pieds de Papus.

Je vous ai dit que c'est Damis — qui avait servi de base à Philostrate pour son récit. Il est évident que tout ce qui précède l'arrivée de Damis dans la vie du Sage provient d'autres sources.

Si la base principale est le récit de Damis et si Philostrate n'a pas œuvre critique il a néanmoins enquêté sur son sujet partout où est passé celui-ci et il a recueilli tous les récits concernant le sage ; il a ainsi complété et vérifié les dires de Damis.

Mais imaginez que cet homme prodigieux que fut Apollonius a dû laisser plus de cent ans après sa mort une impression qui n'a pu qu'aller en s'embellissant, d'autant plus que Philostrate a dû consulter les sources favorables et délaisser les autres.

Donc, voici Apollonius de Tyane en Cappadoce, à une date qu'il est difficile de préciser mais qui doit avoisiner les premières années de notre ère. Il est donc très contemporain de Jésus et il est indéniable que pendant sa vie sa renommée sera bien plus grande que celle de notre Maître à nous, tant il est vrai que le Christianisme est né comme un feu qui couve longtemps avant de faire un incendie.

Beau comme un dieu, doué d'une mémoire prodigieuse, il est envoyé par son père à Tarse en Cilicie ; c'est la patrie de saint Paul dont il est également le contemporain. Il est l'élève d'Euthydème, il apprécie Euxène. Mais l'ambiance frivole de cette ville ne le satisfait pas. Dès qu'il le peut il se rend à Egée, ville voisine de Tyane et suit les leçons d'Euxène, philosophe épicurien qui enseignait paradoxalement la doctrine de Pythagore.

Après avoir étudié toutes les philosophies dans cette ville d'Egée, il se décide pour celle de Pythagore. Il sera Pythagoricien, et même

au-delà, *car il veut rester chaste et ne pas prendre femme*, bien que le sage de Samos ait été favorable au mariage.

Il laisse pousser ses cheveux et sa barbe, s'abstient de toute nourriture *d'origine animale* pour *ne* consommer que des fruits et des légumes ; il refuse également de prendre de l'alcool, en s'abstenant de vin, car l'alcool embue le cerveau et contrecarre la lucidité qui lui permet de voir dans le passé, dans le présent et dans l'avenir.

Il pousse le respect de la vie jusqu'à refuser tout vêtement d'origine animale ; son blanc manteau sera fait de lin et il marchera nu-pieds pour ne pas porter de cuir.

Apollonius pense que les bains froids sont seuls salutaires et revigorent le corps alors que les bains chauds amollissent. Chaque fois qu'il pourra il vivra dans les temples, et précisément à Egées un temple est consacré à Asclépios ou Esculape, Dieu de la Médecine. Mais là comme ailleurs et en d'autres temps les prêtres ont perdu le sens du sacré, et Apollonius, inspiré des dieux, va s'efforcer de rendre au clergé le sens de sa mission ; le clergé, d'ailleurs, sera ravi de la présence d'Apollonius qui attire les foules par ses dons déjà évidents.

Dans ce temple d'Esculape Apollonius de Tyane commence à apprendre tous les secrets de l'art de guérir, cet art que Pythagore considère comme le premier don des sages.

Le gouverneur de la Cilicie, débauché notoire, voulut séduire Apollonius — séduire au sens propre si l'on peut dire — il se fit vertement remettre à sa place, et comme il menaçait de le faire décapiter Apollonius lui dit : « Un jour viendra qui ne saurait tarder », et trois jours après le gouverneur était assassiné.

A 20 ans, après un long séjour à Egées, Apollonius perdit ses parents. Une immense fortune lui venait en héritage. Comment réagit celui qui, sans avoir fait vœu de pauvreté, avait adopté le mode de vie des ermites ? Il laisse la plus grande part à son frère qui menait une vie très différente de lui, dans le luxe et la débauche. A force de bonté et d'indulgence il le ramena à de meilleurs sentiments, ainsi que d'autres parents ; c'est alors qu'il distribua le reste de ses biens. A noter qu'il avait fait don à son ancien maître, Euxène, du vivant de son père, d'une maison à Tyane même.

Quand il eut réglé tous les problèmes pratiques, Apollonius appliqua la grande règle Pythagoricienne du silence, et pendant cinq ans il *ne prononça pas une parole*, voyageant en Cilicie et en Pamphylie. Par sa seule présence il calma des émeutes, mais toujours lèvres closes, se contentant de gestes ou d'écrits lorsque c'était indispensable.

Puis il partit à Antioche qui n'était pas un lieu favorable aux sages. Il se réfugia dans le temple d'Apollon Daphnéen, proche de la ville, et là, accompagné de disciples il partagea son temps entre la prière et la méditation d'une part, et l'enseignement des foules d'autre part.

Il est important de noter qu'Apollonius célèbre tous les dieux qu'il rencontre mais qu'il fait chaque jour sa prière au soleil. Levé avant le

jour, il prétend que l'inspiration divine est donnée avant le lever du soleil. Il salue ce lever, il salue son apogée également. Seuls l'accompagnent dans ses rites secrets ceux de ses disciples qui ont quatre ans de silence, analogie avec le maître *Pythagore.*

Ce fameux Nuctéméron, qui fait penser aux travaux d'Hercule, à la marche du soleil et, pour Eliphas Lévi, aux travaux de l'initiation, doit être signalé quant à l'horaire du sage.

Avant midi donc, celui-ci priait, étudiait, ou n'enseignait que ses proches disciples. Ce n'est qu'après midi qu'il répandait sur la foule profane le fruit de son *savoir, de ses prières et de ses méditations.* Je livre à la pensée de ceux qui savent que le travail se fait de midi jusqu'à minuit, et qu'il est de tradition que l'étude intérieure et personnelle se fait de minuit jusqu'à midi. Et songez aussi que du 25 Décembre au 25 Juin, du solstice d'hiver au sostice d'été — période analogue au minuit à midi — ce sont les semailles, la germination, l'adolescence et la jeunesse ; alors que du 25 Juin au 25 Décembre, solstice d'été à solstice d'hiver, c'est la *période analogue au midi à minuit, donc de la* moisson, de la récolte de l'âge mûr et de la vieillesse, de la sagesse. Et Apollonius répond à un disciple qui s'étonne de l'assurance de ses réponses : « J'ai longtemps cherché au temps de ma jeunesse mais le moment de chercher a fait place aujourd'hui au moment de livrer ce que j'ai pu trouver. Fais comme moi et tu pourras parler. »

La cure de silence avait été pour beaucoup dans la maturité du sage. Mais nous retiendrons cet important aspect du binaire : étude — enseignement. Et nous nous souviendrons que nous ne devons pas garder pour nous ce que nous avons appris, mais le répandre, avec discernement certes.

Après Antioche, Apollonius sent la nécessité d'élargir son horizon et de faire cet éternel pèlerinage aux sources qu'est le voyage aux Indes, *voyage périlleux, mais pour effrayer Apollonius il en faut d'autres.*

C'est lors du passage d'Apollonius à Ninive que Damis se sent attiré par la sagesse et la philosophie et va être désormais le fidèle disciple du Maître.

Il passe à Babylone, où il rencontre Vardanne, roi de ce pays et homme de bien. Il force un peu les portes, mais tout s'arrange et après un séjour agréable Vardane lui donne vivres, chameaux et guides pour le voyage aux Indes.

A noter qu'Apollonius laisse faire à Vardane un sacrifice sanglant, mais que lui se contente de jeter de l'encens sur le feu et d'observer la direction de la flamme et des fumées.

En effet, pas plus dans les sacrifices que dans les libations, Apollonius ne renonce à l'abstention du meurtre et au refus du vin.

A Vardane qui veut lui offrir l'hospitalité du palais, il dit : « Les sages souffrent plus d'avoir trop que les grands d'avoir peu », et il loge chez un philosophe de la ville.

Le roi lui offre dix faveurs ; il accepte, au grand étonnement de Damis qui l'a souvent entendu répéter : « Daignez, O Dieux, ne m'accorder que peu, et faites que je n'aie le désir de rien, ni besoin de personne. »

Mais il utilise ses faveurs pour demander la délivrance des Erétriens, peuplade captive et déplacée, vouée à l'extermination. Enfin, il obtient la grâce d'un eunuque surpris avec l'une des épouses du roi. fait qu'il avait prédit à Damis.

Quittant Babylone, la troupe du sage se dirige vers les Indes. Lors du passage d'une montagne le sage voulut éprouver la science de son disciple. Celui-ci s'étonne de ne savoir rien de plus sur les Dieux bien qu'approchant des sommets où l'on dit qu'ils se tiennent. C'est en soi-même que l'on trouve ses dieux, conclut Apollonius, disant déjà ce que diront tous les initiateurs qui viendront après lui, et répétant ce qu'avait déjà enseigné ses prédécesseurs,

Ils arrivèrent bientôt en Inde, à Taxila où régnait le roi Phraote. Il y resta trois jours, conformément à la règle de séjour maximum des étrangers. Il eut le plaisir de voir ce roi très sage, qui avait été l'élève des brahmanes du centre des sages qu'allait précisément visiter Apollonius, et qui était comme lui végétarien et s'abstenait de tout sacrifice d'animaux.

Il apprit de ce roi quelles épreuves et quel noviciat, pourrait-on dire, précédaient l'admission d'un candidat à la sagesse. Il apprit aussi que les sages, dans leur citadelle, se défendaient par des moyens surnaturels, notamment en maniant la foudre.

Puis ce fut le séjour dans cette fameuse citadelle des sages brahmanes, dont la description nous rappelle la symbolique Agartha de Saint-Yves d'Alveydre, mais ce lieu n'était pas souterrain. Ces moines, dont le chef était Iarchas, étaient tous des sages initiés : cheveux longs, mitres blanches, vêtements de lin blancs, ils donnent au tyanien la preuve de leur science en lui racontant sa propre vie par le détail depuis sa naissance, avec ses propos, ses études, etc. Et ils entreprirent de compléter l'enseignement de ce nouveau disciple qu'ils avaient admis d'emblée. Seul Apollonius était admis aux entretiens secrets. Ses amis restaient à l'écart ou n'étaient conviés qu'à certains moments.

Apollonius fut convié à assister aux prières des sages. A midi et à minuit ils se rendaient — après des ablutions rituelles — dans un lieu sacré, en chantant des cantiques, puis ils s'élevaient au-dessus du sol, à environ un mètre, et restaient ainsi quelques instants pour honorer le soleil en s'étant détachés de la terre.

Apollonius put voir aussi à quel point ils commandaient aux éléments quand, recevant un roi venu les consulter, le décor changea comme avec une baguette magique : la terre se recouvre d'un gazon plus moelleux qu'un tapis, des tables se chargent de toutes sortes de fruits, légumes, pain et racines. Des trépieds se déplacent tout seuls pour venir servir les hôtes.

Il assista également à des guérisons miraculeuses, car on venait de loin voir ces sages ascètes qui guérissaient les âmes et les corps.

Ils avaient, en outre, le don de se rendre invisibles et, comme nous l'avons vu, de protéger leur citadelle par toutes sortes de prodiges (nuages la voilant aux regards ou foudre terrassant les assaillants).

Après plusieurs mois en compagnie de Iarchas et de ses compagnons, Apollonius prit le chemin du retour vers l'Ionie. A Ephèse, il fit des prodiges. Il prédit tout d'abord la peste et, finalement, il en délivra la cité en faisant lapider un faux mendiant qui n'était finalement qu'un démon.

Partout où il passait le tyanien enseignait les foules et tentait de morigéner ses auditeurs qui, souvent, en avaient grand besoin.

Se rendant en Troade, il évoqua Achille, qui lui apparut, et avec qui il conversa toute la nuit.

Se rendant ensuite à Corinthe, il fit une prédiction qui se réalisa plus tard au sujet de l'isthme : « Cette langue de terre sera coupée, ou plutôt elle ne le sera pas », et Néron ayant entrepris le percement de l'isthme abandonna les travaux.

C'est à Corinthe qu'il rencontra un autre disciple, Ménippe, qu'il arracha aux sortilèges d'une belle courtisane, et qui devait le suivre jusqu'à Alexandrie. Là, il accomplit un nouveau prodige : dans la salle du banquet d'un mariage il fait s'évanouir tout ce qui se trouvait de précieux sur les tables.

Continuant ses périples, il se rend en Crète et, finalement, à Rome où Néron, qui se déshonore de toutes les façons, a commencé la chasse aux philosophes. Chemin faisant, il en rencontre un qui fuit et raconte ce qui se passe à Rome ; du coup, les disciples du tyanien, de trente-quatre se réduisent à huit, sous les plus divers prétextes.

Bravant tous les obstacles, il pénètre dans Rome où les espions de Néron sont partout. Mais la bienveillance du consul Télésinus le met hors de danger. Toutefois, Démétrius, philosophe cynique, ami d'Apollonius, tient des propos violents qui sont rapportés au préfet du prétoire, Tigellin. Démétrius est banni, mais Apollonius est surveillé. Une prédiction lui vaut un redoublement de suspicion : « Un événement arrive qui n'arrive à rien » (allusion à la foudre qui tombe sur la coupe que tient Néron mais ne tue pas celui-ci).

Mais finalement, Apollonius, pour avoir traité l'empereur de bouffon dans un propos privé, est appelé au tribunal de Tigellin. Le délateur tenait au-dessus de la tête du sage le rouleau sur lequel il avait inscrit ses accusations, disant : « C'est une épée bien affilée et tu ne pourras pas y échapper ». Mais, quand Tigellin prit le rouleau pour le lire, il était blanc. Souvenez-vous du même prodige de la part de Monsieur Philippe. Tigellin, comprenant qu'il avait affaire à plus fort que lui, laissa Apollonius entièrement libre. Avant de quitter Rome — dont le spectacle écœurait le sage et ses compagnons — celui-ci s'offrit un

petit, et même un grand miracle : il ressuscita une jeune fille morte que l'on menait au bûcher ; certes, *il y a bien matière à discussion*, léthargie ou mort il y a un grand pas. Mais le prodige fut remarqué.

C'est ensuite le voyage en Espagne, puis en Grèce, puis en Egypte.

Conformément à la doctrine pythagoricienne, il ne recule pas devant l'action politique. Le régime odieux de Néron soulève les provinces. Il conseille ce qu'il estime être leur devoir à Galba, Othon et Vitellius qui, avant de devenir d'éphémères empereurs, sont gouverneurs en Espagne et sont sollicités pour une rébellion par Vindes, gouverneur de la Gaule.

En Grèce, il se fit initier aux mystère d'Eleusis par celui-là même qu'il avait désigné quatre ans plus tôt quand le Grand-Prêtre de l'époque lui avait refusé l'entrée des sanctuaires parce qu'il le considérait comme un magicien.

Arrivant ensuite en Egypte, à Alexandrie, il sauve un innocent de l'exécution. Là encore il joue un rôle politique. Après le règne éphémère des trois empereurs, le général Vespasien, commandant les légions d'Orient, fut élu par ses troupes. Et c'est à Alexandrie que Vespasien vient consulter Apollon dans le temple même où celui-ci avait élu domicile.

Il lui indiqua deux conseillers : Euphrate et Dion ; mais l'un de ceux-ci, jaloux de voir que l'empereur était toujours avec Apollonius et l'écoutait fidèlement, et que le sage les contrait devant l'empereur, se vengea en desservant Apollonius auprès des gymnosophistes, comme nous le verrons. D'ailleurs, Apollonius reprocha à Vespasien d'asservir la Grèce et refusa de voir l'empereur qui sollicitait une entrevue.

A Alexandrie, un phénomène analogue à celui dont fut l'acteur Monsieur Philippe devait arriver : un habitant avait un lion apprivoisé ; quand cet animal vit le sage, il vint se coucher à ses pieds et faire entendre un long ronronnement. Apollonius prétendit alors que le lion était le roi Amasis d'Egypte et alors l'animal pleura. Il fut décidé de le conduire à Léontopolis dans le Temple.

Avant de quitter Alexandrie, il fit une nouvelle épreuve sur ses disciples, comme avant l'entrée dans Rome : vingt sur trente restèrent sous la conduite de Ménippe. Le sage se retrouva, pour remonter la vallée du Nil, avec dix compagnons, dont Damis.

Il vit, non sans difficultés, la secte des gymnosophistes qui vivaient nus, en philosophes cyniques qu'ils étaient. Mais ils avaient été prévenus contre Apollonius par Euphrate. Après avoir refusé de voir le sage, ils finirent par l'admettre et commencèrent à lui dire des choses peu aimables. Le Tyanéen ne les ménagea pas, défendit vigoureusement les sages de l'Inde devant leur chef Thespésion.

Ils essayaient d'opposer leur simplicité de mœurs et de vie aux prodiges des Brahmanes qu'on leur avait rapportés. Quand ils eurent rompu des lances oratoires avec Apollonius et reconnu que celui-ci

était au moins leur égal, le ton devint plus amène. Un de leurs disciples, Nilus, les quitta pour suivre Apollonius.

Non loin de là, celui-ci délivra le pays d'un satyre en l'énivrant, puis, quittant le pays, il voulut aller en Phénicie puis revoir l'Ionie et la Cilicie.

Il eut l'occasion de conseiller Titus, fils de Vespasien et bientôt empereur.

A Tarse où il revint, il put constater que les mœurs étaient devenues meilleures que lors de son premier séjour, tout jeune. Il y accomplit encore des prodiges. Il guérit un jeune homme et le chien qui l'avait mordu ; tous deux étaient enragés.

Titus succéda à son père Vespasien, mais ce bon empereur ne régna que deux ans. Il fut remplacé par son frère Domitien, qui surpassa Néron par la tyrannie et la cruauté. Les philosophes furent pourchassés. *Avec l'inconscience que seule confère la sagesse, Apollonius se* mit en campagne pour ranimer les courages et se dresser contre l'oppresseur.

Il était en rapport avec trois personnages : Orthitus, Rufus et Nerva, qui complotaient plus ou moins contre Domitien après l'avoir suivi. Celui-ci prit des mesures contre ses adversaires qu'il exila. Il fallut donc être discret pour correspondre.

Enfin, un propos du sage fut rapporté par Euphrate à l'empereur, ce même Euphrate qu'Apollonius avait recommandé à Vespasien et qui l'avait desservi auprès des gymnosophistes. Apollonius s'était contenté de traiter d'insensé celui (c'est-à-dire l'empereur) qui pense échapper au destin des Parques. Domitien ordonna de se saisir d'Apollonius et de le mener à Rome sous bonne escorte. Devançant cet ordre, le sage se rendit lui-même dans la capitale de l'Empire.

A Pouzzoles il rencontre son vieil ami Démétrius, lui-même exilé en tant que philosophe, qui essaie lui aussi de dissuader son maître ; il ignorait le but du voyage ; mais, voyant qu'on se jette dans la gueule du loup, il veut empêcher une telle folie. Dans sa réponse d'une hauteur toute philosophique, le Tyanéen, sans convaincre Démétrius, ranime le courage de son disciple Damis qui, laissé libre de choisir, suit néanmoins son maître.

Arrivé à Rome, les délateurs préviennent tout de suite Elion, Préfet du prétoire, de la présence d'Apollonius. Celui-ci est aussitôt appréhendé et conduit devant le préfet qui, après l'avoir apparemment rudoyé, l'interroge seul à seul. C'est un subterfuge pour s'entretenir amicalement avec celui qu'il a connu à Alexandrie lorsque Vespasien venait le consulter. Elion avait apprécié le sage et il lui donna les meilleurs conseils pour se défendre devant Domitien. Après cinq jours de prison, il comparaît devant l'empereur, qui lui pose un certain nombre de questions et, finalement, lui fait couper la barbe et les cheveux ; ceux-ci avaient la longueur que la nature, au cours de quelque 80 ans, avait pu leur donner.

S'il a consolé les prisonniers par sa philosophie pendant les cinq jours précédents, s'il a deviné, par sa double vue, les espions qui lui étaient envoyés tant dans la première prison que dans les fers, il va démontrer à Damis, qui se lamente de voir son maître ainsi maltraité et en bien grand danger, qu'il n'a rien perdu de sa puissance thaumaturgique. Dans sa cellule il se défait de ses fers pour démontrer qu'il sera bientôt libre et revient dans ces mêmes fers avant d'en être extrait pour être remis dans la première prison où ses anciens compagnons n'en reviennent pas de le voir paraître à nouveau. Il reste encore cinq jours dans cette prison avant de comparaître à nouveau devant Domitien, qui a réuni pour condamner le philosophe tout le gratin de Rome.

Apollonius a préparé, pendant les jours qui précèdent sa comparution, une longue plaidoirie intitulée son Apologie. Il n'aura pas à s'en servir ; nous ne connaissons celle-ci que par Damis qui nous la rapporte. L'accusateur a proposé à Domitien quatre questions ou chefs d'accusation, en ne laissant qu'une brève réponse à l'accusé. Mais le sage saura répondre avec tant de prudente logique que l'assistance en est ébranlée. Et, miracle, Domitien sentant l'ambiance défavorable absout l'accusé. Mais le miracle le plus étonnant c'est encore Apollonius qui va l'accomplir : après avoir rendu grâce à l'empereur de son geste de clémence, alors qu'il est toujours à son banc d'accusé : « Laisse-moi donc partir, dit-il, car tu ne peux rien sur mon âme, et sur mon corps lui-même tu n'as aucun pouvoir. » Apollonius s'évanouit comme une ombre et disparaît du prétoire. Le moins qu'on puisse dire, c'est que Domitien n'avait pas fière allure. Pour se donner une contenance, il voulut appeler la cause suivante, mais il ne put trouver ses mots et dut lever l'audience.

Avant de comparaître, Apollonius avait renvoyé Damis auprès de Démétrius, à Pouzzoles, le chargeant de dire à ce dernier qu'il les rejoindrait bientôt. Ceux-ci se lamentaient et plus le temps passait plus leur angoisse était grande, lorsqu'ils virent apparaître Apollonius. Tels saint Thomas devant le Christ, ils voulurent le toucher, tant était invraisemblable une telle présence. Mais c'était bien lui, qui avait franchi une grande distance en quelques heures.

Apollonius et Damis retournèrent en Grèce où personne ne voulait croire à la présence du sage après avoir appris son arrestation. Il visite encore des temples et, contre l'avis des prêtres, l'antre de Trophonius et, finalement, se rend à Ephèse. C'est là qu'un jour, peu après midi, alors qu'il enseignait les foules, il s'interrompit au milieu de son éloquence habituelle puis, comme absent, il se mit à crier : « Frappe, Stéphanus, frappe, et prends garde que le tyran n'échappe », puis il explique à la foule interdite que Domitien venait d'être assassiné.

Nerva succéda à Domitien et sollicita les conseils du Tyanéen qui, prévoyant le court règne de cet empereur et sa propre fin prochaine, lui répondit : « Nous vivrons ensemble longtemps, mais ce sera dans un lieu où nous ne commanderons à personne et où personne ne nous commandera. » Puis, comme ces animaux qui ne veulent pas donner le spectacle de leur mort, Apollonius envoya Damis à Rome avec un

message pour Nerva et il en profita pour disparaître. Personne ne sut où il était passé. Damis ne le retrouva pas à son retour. Les plus belles légendes circulèrent ; mais il est un fait, c'est que personne ne trouva son corps ni sa tombe. Qulque temps après, il apparut à un disciple incrédule s'interrogeant sur l'immortalité de l'âme. Ainsi, par-delà la mort, ou ce que nous appelons de nos jours de ce nom, le Sage de Tyane voulait faire un prodige.

Telle est la vie de cet extraordinaire thaumaturge, éclair de sagesse dans un monde en pleine mutation. On sait à peu près la date de sa disparition terrestre, car Nerva fut empereur de 96 à 98 après Jésus-Christ.

Le Tyanéen attribuait à son régime de vie ultra-ascétique les facultés qu'il avait. Quelles que soient les véritables raisons de ses facultés, tous ceux qui ont lu la vie des grands initiés ou des grands thaumaturges, ou même des grands Saints, savent que ce qui est étrange n'est pas antinaturel, mais ne fait que mettre en jeu des forces latentes ou insoupçonnées.

On attribue à Apollonius diverses œuvres : Apologie (projet de défense devant Domitien), un traité d'Astrologie (en 4 tomes), « Sur les sacrifices » (cité par Eusèbe de Casarée), « Hymne à la mémoire », « Doctrine de Pythagore », « Testament », Lettres. Nulle part il n'est question du Nuctéméron. Ou bien c'est une erreur d'Eliphas Lévi (en annexe de son ouvrage « Dogme et rituel de haute magie »), ou bien ce fragment est un extrait du traité d'Astrologie.

Ce mot « Nuctéméron » signifie littéralement le jour et la nuit et, symboliquement, la lumière sort des ténèbres, l'ordre sort du chaos. C'est dans ce texte que deux compagnons de la Hiérophanie, pour employer une expression célèbre, trouvèrent leur pseudonyme. L'un, le Dr Lalande, qui était le gendre de Monsieur Philippe, prit le nom du 7e génie de la 1re heure : Haven, génie de la dignité ; c'est Marc Haven. L'autre prit le nom du 1er génie de la 1re heure, le génie de la médecine, vous le connaissez tous, c'est le génial Papus. Pour conclure, je voudrais vous lire une lettre d'Apollonius, intitulée « Consolation à Valérius ». Vous verrez que ce thaumaturge n'est pas un simple faiseur de miracles et qu'il mérite bien de s'inscrire dans la liste de ceux qui constituent les maillons de la grande Tradition Universelle.

NUCTEMERON

ATTRIBUE A APOLLONIUS DE TYANE (1)

PREMIERE HEURE :

Dans l'unité, les démons chantent les louanges de Dieu, ils perdent leur malice et leur colère.

---

(1) Extrait d'Eliphas Lévi. *Dogme et rituel de la haute magie*, page 365.

SECONDE HEURE :

Par le binaire, les poissons du Zodiaque chantent les louanges de Dieu, les serpents de feu s'enlacent autour du caducée et la foudre devient harmonieuse.

TROISIEME HEURE :

Les serpents du Caducée d'Hermès s'entrelacent trois fois, Cerbère ouvre sa triple gueule et le feu chante les louanges de Dieu par les trois langues de la foudre.

QUATRIEME HEURE :

A la quatrième heure l'âme retourne visiter les tombeaux : c'est le *moment où s'allument* les lampes magiques aux quatre coins des cercles, c'est l'heure des enchantements et des prodiges.

CINQUIEME HEURE :

La voix des grandes eaux chante le dieu des sphères célestes.

SIXIEME HEURE :

L'esprit se tient immobile, il voit les monstres infernaux marcher contre lui et il est sans crainte.

SEPTIEME HEURE :

Un feu qui donne la vie à tous les êtres animés est dirigé par la volonté des hommes purs. L'initié étend la main et les souffrances s'apaisent.

HUITIEME HEURE :

Les étoiles se parlent, l'âme des soleils correspond avec le soupir des fleurs, des chaînes d'harmonie font correspondre entre eux tous les êtres de la nature.

NEUVIEME HEURE :

Le nombre qui ne doit pas être révélé.

DIXIEME HEURE :

C'est la clé du cycle astronomique et du mouvement circulaire de la vie des hommes.

ONZIEME HEURE :

Les ailes des génies s'agitent avec un bruissement mystérieux, ils volent d'une sphère à l'autre et portent de monde en monde les messagers de Dieu.

DOUZIEME HEURE :

Ici s'accomplissent par le feu les œuvres de l'Eternelle lumière.

CONSOLATION A VALERIUS

Personne ne meurt, si ce n'est en apparence, de même que personne ne naît, si ce n'est en apparence. En effet, le passage de l'essence *à la substance, voilà ce qu'on a appelé naître ; et ce qu'on a appelé* mourir, c'est au contraire le passage de la substance à l'essence. Rien

ne naît, rien ne meurt en réalité, mais tout paraît d'abord pour devenir ensuite invisible ; le premier effet est produit par la densité de la matière, le second par la subtilité de l'essence qui reste toujours la même, mais qui est tantôt en mouvement, tantôt en repos. Elle a cela de propre dans son changement d'état, que ce changement ne vient pas de l'extérieur : le tout se subdivise en parties ou les parties se réunissent en un tout, l'ensemble est toujours UN. Quelqu'un dira peut-être : qu'est-ce qu'une chose qui est tantôt visible, tantôt invisible, qui se compose des mêmes éléments ou d'éléments différents ? On peut répondre que lorsqu'elles sont massées, elles paraissent à cause de la résistance de leur masse ; au contraire quand elles sont espacées, leur subtilité les rend invisibles ; la matière est nécessairement renfermée ou répandue hors du vase éternel qui la contient, mais elle ne naît ni ne meurt...

Comment donc une erreur aussi grossière que celle-ci a-t-elle pu subsister si longtemps ? C'est que quelques personnes s'imaginent avoir été actives quand elles ont été passives ; elles ne savent pas que les parents sont les moyens, et non les causes de ce qu'on appelle les naissances des enfants. Comme la terre fait sortir de son sein les plantes mais ne les produit pas. Ce ne sont pas les individus visibles qui se modifient, c'est la substance universelle qui se modifie en chacun d'eux (Rapport avec Spinoza : Panthéisme). Et cette substance, quel autre nom lui donner que celui de substance première ? C'est elle seule qui est et demeure, dont les modifications sont infinies, c'est le dieu éternel, dont on oublie, à tort, le nom et la figure pour ne voir que les noms et les figures de chaque individu. Mais ce n'est rien encore. On pleure lorsqu'un individu est devenu Dieu, non par un changement de nature mais par un changement d'état. Il ne faut pas déplorer la mort, mais au contraire l'honorer et la vénérer.

Ce qu'il y a de plus illustre sur la terre, c'est un grand pouvoir et parmi ceux qui ont un grand pouvoir le plus recommandable est celui qui se commande à lui-même. Est-il conforme au respect qu'on doit à Dieu de se plaindre de la volonté de Dieu ? S'il y a un ordre dans l'univers et si cet ordre est réglé par Dieu, le juste ne désirera pas les bonheurs qu'il n'a pas ; un tel désir vient d'une préoccupation égoïste et contraire à l'ordre ; mais il estimera comme heureux ce qui lui arrivera. Avancez dans la sagesse et songez à guérir votre âme, rendez la justice et corrigez les coupables ; cela vous fera oublier vos larmes, vous ne devrez pas penser à vous avant de penser au public : c'est le contraire que vous devez faire.

Voulez-vous savoir ce qu'est la mort ? Faites-moi périr aussitôt après le dernier mot que je prononce ; aussitôt, privé de mon enveloppe matérielle, je suis plus puissant que vous.

LA VOIE CARDIAQUE

par Colette CORNU

La façon dont j'ai traité le sujet «la voie cardiaque» va peut-être vous décevoir, car il y a très peu d'apports intellectuels et livresques ; j'ai pensé que vous en saviez plus long que moi à ce sujet. J'ai simplement exposé quelques idées personnelles qui font justement l'objet de mes préoccupations actuelles. J'ai cherché des moyens, entre beaucoup d'autres, de mettre en pratique cette voie cardiaque qui semble être la voie la plus sûre menant vers Dieu. La voie de la connaissance, qui nous achemine dans la compréhension du Plan Divin, de ses Lois, de la nature, de l'Homme et de sa constitution, etc., est absolument nécessaire, mais elle ne se suffit pas en elle-même. Elle appartient au domaine de l'intellect pur, du mental, du cerveau : ce n'est pas le but, et elle a le risque de conduire à l'orgueil. La voie cardiaque, qui est celle du cœur, donc de l'amour, est beaucoup moins dangereuse, mais elle ne se suffit pas non plus en elle-même. L'amour, pour être intelligent et éclairé, a besoin de la connaissance. Il appartient au domaine de l'intuition, de beaucoup supérieur à celui de l'intelligence, mais c'est l'intelligence qui nourrit et développe peu à peu l'intuition, au fur et à mesure des *réincarnations. Le cœur sent* avant de penser, il sait sans raisonnement, parce que l'intuition relève de l'Esprit. Mais pour que le cœur puisse un jour sentir avant de penser, il faut qu'auparavant *nous ayons beaucoup pensé sur les choses du cœur.* (1)

La voie cardiaque semble donc être la voie principale, l'Amour étant un moteur puissant, un levier gigantesque qui commande à toutes nos énergies physiques, émotionnelles, intellectuelles, psychiques. Si cet amour arrive à devenir feu, feu dévorant, il nous entraîne alors automatiquement sur la voie de la connaissance qui, à ce qu'il me paraît, doit lui être asservie. C'est l'amour, en premier lieu, qui par sa force, *doit nous donner l'envie d'apprendre* toujours de plus en plus pour pouvoir aimer davantage. Naturellement, chez beaucoup de personnes très portées au rationnel, c'est la connaissance *d'abord qui les conduira peu à peu, par une compréhension* et une prise de conscience de plus en plus grandes, à l'amour. Mais le risque existe toujours de s'égarer avant d'y arriver.

Comment faire pour réaliser cette voie cardiaque ? *Beaucoup sont venus* nous l'indiquer, surtout le Christ et M° Philippe. Mais il semble que cette voie se heurte à beaucoup de difficultés puisqu'à l'heure actuelle, elle n'est pas *encore très suivie. Comment faire, lorsque, tout autour de nous, nous ne rencon*trons qu'incompréhensions, hostilités sourdes, agressivités, hypocrisies, etc., pour que nos cœurs s'ouvrent, malgré tout, à l'amour universel, alors que les *autres ne nous aiment pas réellement ? On ne peut* donc pas aimer gratuitement, il faut apprendre, et c'est, je crois, tout un programme de vie. Il faut y penser jour et nuit, sans arrêt ; en y pensant le jour, l'esprit travaille également *la nuit dans le même sens.*

Aimer, c'est avant tout comprendre. Pour pouvoir comprendre l'autre, il faut connaître le fonctionnement, les ressorts de la vie psychologique. La *psychologie des profondeurs nous révèle, par exemple,* que l'agressivité, la la méchanceté, l'orgueil de certains êtres ne sont rien d'autre que des autodéfenses instinctives contre une faiblesse intérieure qui les fait souffrir et dont ils n'ont pas conscience. Lorsqu'on se rend compte que la plupart de ces apparences plus ou moins rebutantes ne sont que des masques, des protections

(1) Cet exposé a été présenté dans le Groupe martiniste « Fides ».

inconscientes, cachant quelque chose de vulnérable et de douloureux dont ils ignorent eux-mêmes la cause réelle, on n'a plus du tout envie de juger, mais au contraire, le cœur se remplit de compassion et du désir d'aider ces personnes à sortir de leurs problèmes, avec beaucoup de ménagement et de doigté, car c'est souvent très délicat. On s'aperçoit, à la lumière de ces lectures sur la psychologie humaine que des milliers de gens souffrent dans le secret intime de leur âme et que beaucoup d'entre eux ne demanderaient qu'à être soulagés de leurs complexes. La psychologie nous révèle également l'importance énorme de ce qu'on appelle les « projections ». Au lieu de percevoir les mobiles réels des autres — que nous ignorons le plus souvent : un acte, une attitude pouvant avoir plusieurs mobiles différents — nous nous projetons sur eux : nous projetons nos propres tendances, nos propres façons de voir, notre propre psychisme, nos propres défauts et qualités, et sur ces données la plupart du temps fausses puisque imprégnées d'abord de toute notre subjectivité, nous établissons des jugements, nous formulons des critiques, dont nous informons les autres qui les répètent à d'autres et ainsi de suite, et on voit où cela peut mener : à tout, sauf à la compréhension réelle et à l'amour de l'autre.

Quelle que soit la nature de ces projections plus ou moins conscientes que nous faisons sur les autres — bonnes ou mauvaises selon la qualité de notre âme — il est préférable de les éviter, pour rester dans l'objectivité. Pour les éviter, il faut habituer notre mental à ne plus faire de jugement de valeur, mais à *sentir* seulement les choses et les gens. Par exemple, s'interdire de penser : « Je n'aime pas la couleur verte, j'aime le rouge, ceci est beau, ceci est mal, cette façon de penser me déplait, etc. », mais simplement être purement réceptif au vert, au rouge, à la beauté, au mal, en sentant la différence par intuition, et en acceptant tout avec la même égalité d'amour. De cette façon, l'intuition se développe, puisque plus rien de personnel ne vient l'entraver, et on peut ainsi directement saisir l'autre, comprendre ses réelles difficultés et par là être mieux à même de pouvoir l'aider efficacement si, toutefois, il le veut bien.

Un autre moyen de nous mettre sur la voie cardiaque, c'est de limiter tous nos désir au désir d'« Etre » et non d'« Avoir ». Ce sont nos désirs qui nous font nous heurter à ceux des autres, et qui dit heurt dit souffrance. Or, lorsque nous souffrons du fait de la non-réalisation d'un de nos désirs, parce qu'il est contrecarré par les autres, nous risquons de nous laisser aller à des sentiments négatifs de rancœur, d'amertume, de frustration, de vengeance, etc., et nous nous coupons aussitôt à l'amour. Naturellement, il n'est pas du tout facile de supprimer nos désirs, et même de les canaliser dans une autre direction, car on ne violente pas la nature humaine sans qu'elle se rebiffe d'une autre façon, et d'ailleurs nous ne le désirons pas tellement : la vie, si ingrate, si amère par moments, ne nous semblerait pas supportable. Pourtant, on s'aperçoit alors, qu'en limitant nos désirs, une énergie considérable, qui était bloquée dans la recherche de leur réalisation, se trouve un beau jour dégagée, émergeant à la surface de notre être, disponible, toute prête à l'emploi pour autre chose. Tout en continuant apparemment de mordre à la vie, quelque chose est changé en nous et l'énergie débloquée peut être utilisée à des fins plus élevées et, finalement, on n'a pas perdu au change.

Si nous essayons d'analyser l'amour terrestre d'une façon générale, tel que nous le voyons se manifester autour de nous, en excluant bien sûr les exceptions, nous nous apercevons que ce n'est pas le véritable amour, tel que le Christ nous l'a enseigné. L'amour de la famille, de la mère pour son enfant, par exemple, du mari pour sa femme, et inversement, l'affection entre amis, sont entachés le plus souvent d'égocentrisme. Cet égocentrisme, sain et naturel au départ de l'humanité, qui était une première étape dans son évolution, tourne plus ou moins maintenant à de l'égoïsme pur. On aime pour quelque chose et c'est plus souvent pour soi que pour l'autre. Mais nous ne voyons pas toujours clair

dans nos mobiles profonds et nous ne le savons pas nous-mêmes, d'où l'importance de vivre le plus d'expériences possibles pour voir ce qu'il y a au fond de notre inconscient.

Une vertu qui aide considérablement à l'altruisme authentiquement senti et vécu, c'est naturellement l'humilité. Savoir accepter ses limitations, ses lacunes, ses manques, à ses propres yeux et à ceux d'autrui, c'est déjà s'ouvrir à beaucoup de choses. Que les autres disent des choses désobligeantes sur notre compte, nous n'avons vraiment pas à nous en formaliser ; de deux choses l'une : ou c'est faux, et alors nous continuons notre chemin en priant pour que l'autre acquière un peu plus de discernement, ou c'est vrai, et alors, merci à cette personne de nous faire prendre conscience d'une insuffisance quelconque ou d'avoir été clairvoyante, si nous le savions déjà. Le principal pour nous étant ou devant être l'ardent désir de nous améliorer sans cesse en tout, l'opinion des autres sur nous peut devenir chose précieuse.

Ce qui facilite encore notre accès à cette voie cardiaque, c'est de fortifier de plus en plus en nous le respect total de la liberté des autres. Dans tout amour, il y a respect et le libre-arbitre est sacré puisqu'il est un don de Dieu à l'Homme. Pourquoi ne pas laisser les autres faire leurs propres expériences, sous prétexte que nous sommes déjà passés par là et que nous en connaissons le résultat malheureux, puisqu'il n'y a que dans l'expérience vécue que nous apprenons réellement les leçons de la vie. Notre rôle consisterait simplement à avertir, à faire part de notre propre expérience personnelle et à mettre l'autre en face de ses propres responsabilités. Que les autres critiquent, qu'ils nous fassent du mal, etc., ils sont bien libres de le faire : à eux d'en supporter les conséquences ultérieures et à nous de savoir nous défendre avec discernement et souplesse.

Nous sommes tous logés à la même enseigne et, tous, nous possédons tout en nous au départ. Le déploiement de ces potentialités se fait plus ou moins rapidement selon les êtres. Celui qui semble, apparemment, s'attarder sur le chemin, sera peut-être demain plus avancé que nous finalement. Il y a des karmas lourds et pénibles qui arrêtent momentanément la progression spirituelle, mais une fois celui-ci liquidé — avec soumission et non avec révolte — la route est déblayée pour un avancement rapide ultérieurement. Nous avons d'ailleurs besoin de tomber pour apprendre à marcher —et nous nous faisons quelquefois très mal : le tout n'est pas de tomber, mais de se relever.

Il y a évidemment d'autres moyens de cultiver l'amour en nous, et je ne peux les énumérer tous, tels que la pureté du mental, la maîtrise des pensées, la connaissance de notre caractère, la suppression du sentiment personnel de notre moi illusoire, la vigilance qu'il faut déployer à chaque instant pour ne pas tomber nous-mêmes dans les erreurs que nous venons de dénoncer aux autres, la tolérance pour toute croyance contraire à la nôtre, etc. J'ai simplement voulu mettre l'accent sur quelques-uns d'entre eux qui me préoccupaient actuellement. Mais le point le plus essentiel pour moi et que j'ai réservé en dernier lieu, celui peut-être qui, sans presque trop d'efforts, nous aide à faire tomber tout naturellement toutes les entraves et les difficultés auxquelles nous nous heurtons, c'est l'Amour de Dieu Lui-même. Entretenir sans arrêt cet amour en nous, le fortifier, le faire grandir, en essayant de comprendre Dieu au travers du créé, dans la nature, dans ses Lois, en devenant de plus en plus accessible à la beauté cachée le plus souvent derrière l'apparent, en aspirant à se rapprocher de plus en plus de l'essence originelle qui est commune à tout ce qui existe dans le créé, minéral, végétal, animal, humain, et à se sentir Un avec la nature tout entière, avec le vent qui souffle dans les arbres, la feuille qui tombe délicatement sur l'eau, le cri d'un oiseau, la fuite furtive d'un petit animal, voilà, je crois, un des moyens les plus puissants, puisque enfin, aimer l'autre, c'est aimer le Dieu caché en lui. Cet amour qui sera ainsi senti, vécu

dans notre âme, directement saisi par l'âme elle-même, par le cœur, sans l'intermédiaire de l'intellect, nous pourrons alors le déverser plus facilement sur les autres.

Tout cela semble bien idéaliste et encore bien lointain pour beaucoup d'entre nous et pour moi en particulier, mais c'est ce vers quoi nous tendons tous. A chacun ses possibilités. Les conditions de la vie actuelle, avec tout ce qu'elle entraîne de soucis, de fatigues, d'énervements de toutes sortes, rendant de plus en plus difficile cette disponibilité de nous-mêmes, l'espérance reste grande que l'ère nouvelle du Verseau vers laquelle nous nous acheminons, nous permette, par un mode de vie différent, plus stable et plus conforme à la nature humaine, de faire éclore et d'épanouir en nous cet amour universel, impersonnel et rayonnant. C'est, je crois, en essayant de la préparer de toute notre force, ce que nous pouvons espérer de mieux.

« L'ABBÉ FOURNIÉ »

Dossier constitué et présenté par Robert Amadou

SOMMAIRE. — Avertissement. - I. *L'homme derrière le mythe.* - II. *Table d'orientation bibliographique et archivistique.* - III. CE QUE NOUS AVONS ETE, CE QUE NOUS SOMMES ET CE QUE NOUS DEVIENDRONS. 1801. (extraits). - IV. *Lettres de Pierre Fournié à Jean-Baptiste Willermoz* 1778-1787 (texte intégral suivi d'une note de lecture).

AVERTISSEMENT

« L'abbé Fournié » — on dit toujours « l'abbé » et on le prive toujours de son prénom, qui était Pierre — « l'abbé Fournié », c'est presque un mythe. Et son livre passe pour si rare qu'il en prend, lui aussi, une allure mythique. La vie du personnage semble aussi obscure que paraît introuvable le texte du traité dont il est l'auteur. Or, assez normalement, cette ignorance où l'on reste — et où certains se plaisent à condamner leur prochain — favorise une surestimation, que je crois fâcheuse, de l'un et de l'autre. Une mise en place — oserai-je dire une démythisation ? — s'impose. Aucun moyen ne serait plus propre à l'effectuer que d'offrir au lecteur une brassée de faits et de pages ; un petit dossier, en somme, dont les amateurs auront loisir de dépouiller les cotes, si toutefois notre esquisse leur a laissé croire que le jeu en vaudrait la chandelle.

Quant à moi, le goût, et aussi le loisir — ou, peut-être, serait-il honnête d'écrire : le goût, donc le loisir — me manquent pour consacrer à la vie et à la pensée du clerc tonsuré Pierre Fournié une exacte monographie. Et si le goût me manque, c'est que la revue des pièces que l'on trouvera ci-après désignées, résumées ou extraites, m'a conduit à une conclusion désabusée.

De la vie de Fournié, on sait retracer les grandes lignes. Pour préciser, il suffirait et il serait nécessaire d'entreprendre, dans les bibliothèques et dans les fonds d'archives, des recherches tout à fait banales, mais fastidieuses, avouons-le, quand ne nous attache à leur objet quelque passion : amitié, répugnance ou avidité spirituelle.

Ici, nous nous contenterons de monter un cadre biographique dont certains repères chronologiques, il faut en avertir, devraient être vérifiés. Surtout, nous essaierons de découvrir l'homme derrière le mythe. Mais, pour quiconque éprouverait à l'endroit de Fournié l'un *ou* l'autre des sentiments propres à nourrir le zèle du chercheur, nous avons dressé une table sommaire d'orientation bibliographique et archivistique.

Puis, voici des textes : extraits du trop fameux et du seul livre de Fournié ; édition, complète pour la première fois, des dix lettres adressées par Fournié à Jean-Baptiste Willermoz.

Telles seront les quatre sections de notre « dossier Fournié ».

I

L'HOMME DERRIERE LE MYTHE

Pierre Fournié (ou Fournier, comme écrit Willermoz), naquit en 1738, à Bordeaux, de famille bourgeoise. Après une jeunesse qu'on dirait sans histoires, sa foi chrétienne défaillit, en 1767, et réclama des signes pour la fonder et l'étayer. Les signes ne vinrent pas, la foi fut prise comme d'un vertige et un doute affreux tortura Fournié pendant dix-huit mois. Les signes ne vinrent pas, mais il était fatal qu'ils se manifestassent. L'occasion seule avait manqué. Martines de Pasqually surgit à point. C'est dans le récit que Fournié lui-même en a laissé qu'il faut apprendre le détail de sa rencontre avec le mystagogue et des aventures spirituelles qui s'ensuivirent.

Les promesses de Martines, si adéquates à ses besoins, stimulèrent d'abord chez Fournié la fuite. Elles lui parurent fallacieuses ; il s'inquiéta de la source où Martines puisait son pouvoir et sa science.

Mais Fournié, c'est trop clair, avait telle envie de tâter du prodige qu'il ne pouvait point ne pas parvenir à se rassurer. Il y parvint en effet, et d'habile façon : quand même Martines, jugea-t-il, serait sorcier, le diable à mon profit porterait pierre et son commerce, au bout du compte, me rapprocherait de Dieu. Fournié retourna donc très vite vers le Grand Souverain des Elus Coens, abandonna tout, entra dans la secte et s'attacha au Maître. C'était en 1768. Un an plus tard, il devenait secrétaire de Martines, comme celui-ci l'annoncera, en janvier 1770, à Willermoz ; secrétaire si piètre que l'année suivante, Saint-Martin le remplacera dans son office.

Mais Coen, et Coen modèle par sa conviction et sa fidélité, Fournié n'allait plus cesser de l'être, jusqu'en 1819, j'en suis sûr, et jusqu'à sa mort, rien ne permet d'en douter.

Coen, ce fut aussi son seul état lucratif. Car il vécut, pour une bonne part, des subsides de ses confrères en théurgie. Et si, après quelques anicroches d'ailleurs, on le tonsura à Bordeaux en 1771, son état ecclésiastique, dont il s'honorera trente ans plus tard au titre de son livre, ne lui valut pas le bénéfice qu'il en avait escompté.

Les signes pourtant furent longs à fondre sur le disciple aux sens exacerbés. Fournié attendit — mais il attendit — cinq ans, tantôt dans la lassitude et tantôt dans l'angoisse, avant que, en mai 1776, deux ans après la mort du Maître (1), des visions très décisives n'apaisassent son cœur et, en se renouvelant au cours des années suivantes, ne maintinssent et confirmassent une démonstration, tout à la fois balsamique et bouleversante, de la réalité du monde spirituel.

Avec le récit que l'abbé Fournié donne lui-même des faits, on aura profit à confronter la page où Saint-Martin en informe Willermoz :

« Sa mort lui a été figurée dans toutes les règles, ceux qui ne l'ont pas quitté pendant plusieurs semaines l'y ont préparé. Tout le cérémonial funèbre s'est opéré sous ses yeux, si bien qu'il a cru pendant vingt-quatre heures être réellement dans l'autre monde et jamais, a-t-il

dit, il n'a connu de semblable félicité. Il a été ordonné pendant sept heures de suite par nombre d'agents spirituels, dont plusieurs avaient eu des liens très puissants avec lui pendant leur vie corporelle, tels que le Maître, son père et sa mère, etc. Après avoir subi plusieurs autres épreuves en tout genre et qu'une lettre ne pourrait pas contenir, on l'a condamné à toutes les observances de l'Eglise sans exception, on lui a même prescrit d'entendre la messe tous les jours à six heures du matin et en outre de ne point boire de vin, si bien qu'il fut tancé l'autre jour de la bonne manière pour avoir mangé de la salade où il ne fit pas attention qu'il y avait du vinaigre qui vient du vin. Cette multitude d'attractions et de faits physiques m'a fait croire que le sujet était plus digne qu'aucun d'être admis au travail. [. . .] Ce n'est point un travail anticipé qui a prouvé au sujet tant de choses, ce sont de simples prières et le désir ardent de sortir de dessus lui quelques taches qu'il y avait laissé entrer. Ce n'est point dans sa quarantaine que le tout est venu, ce n'est que depuis et, quoiqu'il soit beaucoup plus tranquille aujourd'hui, il n'y a point de jours qu'on ne le dirige comme un enfant dans toutes les actions. [...] Enfin, il faudrait des livres pour contenir tout ce qu'il a vu, entendu, senti, depuis six semaines, et vous savez que les livres sont peu propres à contenir de pareilles matières (2). »

Ebloui, éperdu d'avoir tout retrouvé en mieux, Fournié se sentit appelé à rendre témoignage, pour le bien d'autrui. Il écrivit un traité ; il l'écrivit, prétend-il, aussitôt après sa première vision et il l'écrivit, si nous l'en croyons encore, avec une vitesse extraordinaire.

Mais d'autres écrits de l'abbé, contemporains de la première version du traité (et non destinés, il est vrai, à la publication), obligent à corriger cette double affirmation de 1801, soit de quelque vingt ans postérieure. En 1779, l'abbé confie à Orsel et à l'intention de Willermoz, trente-six feuilles du traité qu'il est, dit-il dans sa lettre au dernier, en train d'écrire. Et l'on verra aussi qu'en 1784, d'après une lettre à Willermoz de cette année-là, les frères de l'abbé ont discuté de l'ouvrage auquel l'auteur travaillait encore. Enfin, avant de confier son manuscrit à l'imprimeur, Fournié prit soin de le faire corriger quelque peu (trop peu...) et y ajouta une conclusion très personnelle (pp. 362-375), hautement pittoresque.

Le magnétisme a séduit l'abbé ; qui ne l'eût prévu ? Mais Fournié, quand il succombe à la mode, reste lui-même jusque dans son engouement. Car la méthode magnétique, qu'il exerça à Toulouse en 1785, était fort singulière : « sans manipulation ordinaire, ingrédients, ni particulière volonté » !

A une date que j'ignore, l'abbé émigra, en Suisse d'abord, puis en Angleterre.

Dès 1796, il était à Londres, où Divonne le vit. (Kirchberger informa de cette rencontre Saint-Martin, qui ne broncha pas.)

En 1801, paraît le traité ; ou, du moins, la première partie, qui deviendra la seule parue, de *Ce que nous avons été, ce que nous sommes et ce que nous deviendrons*. L'imprimeur est londonien.

L'abbé rentra-t-il en France ? Le fait est qu'en 1819 Vaucrose (3) le rencontra dans la capitale britannique et que, selon Joseph-Antoine

Pont, il mourut en cette même ville, l'an 1827 ou 1828. J'incline à croire que l'abbé est resté à Londres, tandis qu'en France, après brumaire venait thermidor, que Napoléon succédait à Bonaparte, et que Louis XVIII et Charles X occupaient l'un après l'autre le trône restauré où, lors de la naissance de Fournié, avait siégé Louis XV.

*
**

Le livre de l'abbé Fournié, au lecteur d'en saisir lui-même le ton, le langage et la pensée d'après les fragments qu'il en trouvera ci-après. Mais ce que nous devons enregistrer ici, parce que seule la lecture de l'ouvrage entier peut en instruire, c'est la confusion qui caractérise *Ce que nous avons été...* Aucune section, aucun chapitre, aucun sous-titre ne prétendent ordonner un texte où ne règne aucun ordre.

*
**

Pierre Fournié était un homme fort dévot ; ce n'est pas à dire qu'il fût homme d'esprit. Il écrivit un livre ; ce n'est pas à dire qu'il eût de la science ou du style. Sn livre est devenu rare ; ce n'est pas à dire qu'il soit bon ou même très important.

Bourgeois sans ressources, secrétaire sans méthode, clerc tout juste tonsuré, chrétien dépourvu de foi véritable, ce pauvre abbé ne connut de la théurgie que ses aspects spirites avant la lettre, les plus vulgaires et les plus suspects. Car il était, comme l'a bien reconnu Alice Joly « parfaitement besogneux et peu instruit, mais fort apte à devenir bon visionnaire (4) ».

Je crains que Saint-Martin ne se soit laissé égarer par son penchant vers le spontané et l'émouvant quand il affirme à propos des visions de l'abbé : « Je le regarde comme étant à un point d'élévation dans ceci que tous les R+ de France et peut-être le Souverain à leur tête n'atteindraient pas (5). » Car tout ce que je sais de ces faveurs dont jouit Fournié me les font situer sur le plan psychique, me les révèlent issues d'un déterminisme personnel sans failles.

En revanche, l'affection que tant de Coens ont marquée pour Fournié, les éloges, parfois un peu apitoyés mais sincères, que certains d'eux, à commencer par Willermoz, ont prononcés de ses vertus morales, rendent très recevable le jugement cordial du *Philosophe Inconnu,* combien plus apte d'ailleurs à sonder les âmes qu'à discerner les esprits : l'abbé Fournié, écrit Saint-Martin, « c'est un ange pour la pureté du cœur et pour la charité (6). » Voilà qui rachète tout aux yeux de l'homme ; mais à ceux de l'historien, mais à ceux du philosophe ?

La personnalité de Pierre Fournié ne nous attache guère. Son rôle dans l'Ordre des Elus Coens n'a pas été assez grand pour que puisse s'admettre la réclamation de Matter, qui voulait lui attribuer « la moitié de la première [place] (7) ».

Un homme simple et bon, un peu fou, un peu bête, a suivi les leçons de Martines de Pasqually et l'exemple de Mesmer ; il a lu Swedenborg, *l'Imitation de Jésus-Christ* et Madame Guyon. Et il a tout mélangé (un peu comme fera Gence). Mais il avait souhaité de fréquenter le monde des esprits avant de rencontrer Martines ; il avait éprouvé des phénomènes psychiques avant Mesmer et des phénomènes qu'il croit mystiques avant de lire Swedenborg et Madame Guyon (et il se targue de cette priorité) ; il avait tâché à suivre la voie chrétienne avant de méditer *l'Imitation*. La vocation de Fournié et sa situation s'emboîtent, pour ainsi dire, à merveille, et ce d'autant plus aisément qu'elles sont en état constant d'interaction. Pierre Fournié, c'est un Saint-Martin de petit séminaire, un Willermoz des rues, un Martines de Pasqually pour séances médiumniques, un Swedenborg de plain-pied.

Mais la caricature aide souvent à comprendre le modèle et en Fournié convergent, comme en un foyer, les influences diverses de l'occultisme et de la théosophie du dix-huitième siècle.

D'autre part, ses liaisons avec le très petit monde de Martines de Pasqually interdisent à l'historien des Coens d'ignorer sa figure pâlote.

Ces raisons justifient, je crois, au moins notre dossier ; peut-être une biographie minutieuse. Rien de plus.

Au plan des idées, je ne vois pas non plus que Fournié se soit illustré. Son traité n'a pas l'originalité que lui prêtent ceux qui ne l'ont pas lu. Dans ce fatras, Fournié n'approfondit pas, ne reflète même pas la pensée martinesienne ; il la vulgarise, il l'exotérise, il la trahit.

La doctrine des Elus Coens, soutenait Joseph de Maistre, c'est le catéchisme couvert de mots étranges. Fournié garde bien quelques mots étranges. Mais son exposé ne dépasse guère le niveau du catéchisme. Or, la doctrine de la réintégration, c'est le catéchisme, non pas obscurci et non pas seulement expliqué, mais compris dans son ésotérisme. En dépit des emprunts au vocabulaire de Martines, en dépit des discours prêtés, selon la formule du *Traité de la réintégration*, à certains personnages de l'histoire sainte, tels Adam et Lucifer, cet ésotérisme disparaît chez Fournié.

Au fond, ce que dit, redit cent fois Fournié, c'est que la morale commande la réalisation spirituelle et que, pour repasser du camp de Lucifer où nous sommes tombés dans celui de Dieu d'où nous venons, il faut suivre les préceptes catholiques et ne point se livrer à l'anticléricalisme. La réintégration devient salut.

Quoi qu'en ait pensé Matter, Fournié n'est pas le moins du monde panthéiste (non plus d'ailleurs que Martines, et Viatte l'a relevé) et sa mariologie demeure dans les limites de l'orthodoxie catholique (plus large, en ce domaine que n'osait le croire l'universitaire protestant). C'est à peine un illuminé de doctrine. C'est, répétons-le, un visionnaire. Mais, quant à la doctrine, le clerc tonsuré ne pouvait encourir aucun reproche, et le cordonnier ne s'élève pas au-dessus de sa chaussure.

Jean-Baptiste Willermoz, raconte J.-A. Pont, « qui avait vu beaucoup l'abbé Fournier auprès de M. P. et qui ne voyait [en lui] qu'un

bon homme, notre ami souriait ironiquement quand on parlait de Fournier comme d'un homme distingué, comme du successeur de M. P. et il disait que M. P. le regardait comme un *broyeur de couleurs* (8). »

Or, Willermoz était un jaloux, capable de recourir à la calomnie quand sa médisance manquait d'aliment ; mais je sais aussi qu'à ce négociant lyonnais on ne la faisait pas. Il savait porter sur les hommes, tous extravagants, de son entourage maçonnique, un regard sûr. En l'occurrence, la lucidité de Willermoz suffit à satisfaire sa vanité, en déconsidérant le brave abbé Fournié.

II

TABLE D'ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE ET ARCHIVISTIQUE

❶ ECRITS DE PIERRE FOURNIE

a) *Ce que nous avons été, ce que nous sommes et ce que nous deviendrons* (Londres, 1801). C'est le seul livre imprimé de notre auteur. Cf. notice sur ce livre et extraits de l'ouvrage, ci-après IIIe partie.

b) *Lettres de Pierre Fournié à Jean-Baptiste Willermoz*. Cf. le texte intégral de cette correspondance, précédé d'une notice, et suivi d'une note de lecture, ci-après IVe partie.

❷ SOURCES ANCIENNES

a) Lettres de Martines de Pasqually à Jean-Baptiste Willermoz *ap.* G. Van Rijnberk, *Un thaumaturge au XVIIIe siècle. Martines de Pasqually*, t. II., Lyon, Derain-Raclet, 1938. Cf. pp. 128, 132.

b) Lettre de Mme Veuve de Pasqually à Jean-Baptiste Willermoz, *ap.* G. Van Rijnberk, t. II, *op. cit.*, cf. p. 167.

c) Lettres de Saint-Martin à Jean-Baptiste Willermoz, *ap.* Papus, *Louis-Claude de Saint-Martin*, Paris, Chacornac, 1902. Cf. pp. 87, 95, 100, 109-110, 137, 141-142, 143-145.

d) Extraits du carnet de notes du prince Christian de Hesse-Darmstadt, *ap.* G. Van Rijnberk, *op. cit.*, t. I, Paris, F. Alcan, 1935, p. 139 et p. 140.

e) Lettre de Joseph-Antoine Pont à J.-F. Molitor, *ap.* G. Van Rijnberk, t. I, *op. cit.*, p. 143.

f) L'ensemble des archives Willermoz conservé à la B.M. de Lyon (auquel appartiennent les manuscrits des correspondances référées supra, a) b) et c)) contient, dans des lettres, des notes, des registres, etc., une riche information sur l'abbé Fournié. Cette mine est demeurée à peu près inexploitée.

g) De même que les archives de Willermoz, toutes archives disponibles des grands et des petits illuminés contemporains de l'abbé peuvent receler des renseignements sur l'abbé Fournié. (Cf. le cas de Franz

von Baader, *infra* 3, e). Ainsi, divers dépôts d'archives sis en Suisse (cf. Auguste Viatte, *Les Sources occultes du romantisme,* Paris, H. Champion, 1927, t. II, pp. 298-299) devraient être fouillés.

h) A ma connaissance, aucune recherche n'a encore été entreprise en France dans les archives paroissiales, diocésaines, municipales et départementales — où il me paraît probable que des découvertes récompenseraient le zèle de l'enquêteur (9).

i) Peut-être trouverait-on aux A.N. de Paris trace de l'émigré Fournié ?

j) En Grande-Bretagne, tout reste à faire pour déceler la trace de l'abbé.

❸ ETUDES CRITIQUES

a) R. Le Forestier (*La Franc-maçonnerie occultiste au XVIIIe siècle et l'Ordre des Elus Coens,* Paris, Dorbon-Aîné, s.d. [1928]) a dessiné un « profil » de l'abbé Fournié (cf. pp. 536-543), qui constitue une synthèse assez heureuse, quoiqu'elle ne soit pas exempte de fausses touches, des renseignements publiés antérieurement, c'est-à-dire jusqu'en 1928 ; il a puisé surtout dans le livre de Papus qui comprend la correspondance adressée par Saint-Martin à Willermoz (cf. *supra,* 2, c) et dans les pages que Matter consacre à Fournié (cf. *infra,* b).

b) Jacques Matter s'est vivement intéressé pour Fournié. Il a, ici encore, déblayé le terrain ; il nous a frayé la route. Quelques détails de son information ont été négligés par Le Forestier (cf. *supra,* a), de même que la plupart de ses jugements de valeur. On trouvera donc profit à se reporter au texte même de Jacques Matter, *Saint-Martin le Philosophe Inconnu,* Paris, Didier et Cie, 1862, pp. 35-54.

A de nombreuses reprises, Auguste Viatte, dans son livre si riche (*Les Sources occultes du romantisme,* Paris, H. Champion, 1927 ; 2e édition, *Ibid.*, 1965), allègue Fournié qu'il replace dans le courant illuministe auquel il appartient ; cite des extraits de son traité ; propose des commentaires éclairants (cf. t. I., pp. 24, 28, 45, 53-55, 60-63, 65-66, 82, 163, 224, 236, 298, 320, 324). Viatte reste, une fois de plus, quand il parle de Fournié, notre « premier Maître ».

c) Paul Vulliaud eut longtemps à sa disposition, chez le libraire Nourry, les archives Papus ; il tira des papiers Willermoz, qui constituaient la partie ancienne de ces archives, la matière d'un méchant ouvrage intitulé *Les Rose-Croix lyonnais au XVIIIe siècle* (Paris, E. Nourry, 1929). Le chapitre III de ce livre a pour sujet « L'abbé Fournié et le fils de Martinès ». Les commentaires de Vulliaud sont très sots, mais l'auteur procure de longs passages des lettres adressées par l'abbé à Willermoz. La publication, ici même, pour la première fois, du texte intégral de cette correspondance rend inutile de consulter l'édition fragmentaire et sarcastique de Paul Vulliaud.

d) Quelques commentaires de G. Van Rijnberk valent, ce semble, de retenir l'attention du biographe de Fournié. Cf. *Un thaumaturge au*

XVIIIe siècle. Martines de Pasqually, op. cit., t. I., pp. 2, 9, 28-29, 40, 95.

e) Franz von Baader a marqué un vif intérêt à l'endroit de Pierre Fournié, de son livre et de sa pensée. Sur les manifestations diverses et durables de cet intérêt, et sur les fruits qu'elles portèrent, cf. textes, références et commentaires in Eugène Susini, *Lettres inédites de Franz von Baader,* aux lieux indiqués dans l'index, v° Fournié, t. III (Vienne, Herder, 1953) p. 599.

f) A.E. Waite (*The Life of Louis-Claude de Saint-Martin...,* London, Ph. Wellby, 1901, pp. 39-43) a brièvement mais fort bien parlé de l'abbé Fournié, dont il a aussi traduit ou résumé quelques extraits. *Ce que nous avons été...,* dit Waite, est « an exposition of the doctrine of Pasqually from the standpoint of an ecclesiastic of the period and the doctrine has no doubt suffered unconscious substitution. » (p. 39). Voilà qui est excellent ! (10)

❹ ICONOGRAPHIE

Il n'est venu à notre connaissance aucun portrait authentique, aucune silhouette ni même aucune description physique de l'abbé Fournié.

Mais dans l'ouvrage fameux du « Dr Bataille » (alias « Léo Taxil », pseudonymes de Jogand-Pagès) intitulé *Le Diable au XIXe siècle* (Paris, Delhomme et Briguet, s.d. [1893]) on trouve (t. II, p. 433) une gravure qui porte la légende suivante : « Le F∴ Fournié, prêtre apostat, disciple de Martinez Pasqualis, obtenait des apparitions, qu'il rapporte dans son traité de mysticisme diabolique intitulé : « *Ce que nous avons été, ce que nous sommes et ce que nous deviendrons.* » Quant à la scène, elle figure l'apparition à Fournié de Martines, du père, de la mère et d'une sœur de l'abbé, enfin d'un diable cornu. (Le « Dr Bataille » en a, d'évidence, pris l'idée *ap.* Matter, *op. cit.*, p. 44, qui reproduit le passage pertinent de Fournié, imprimé ci-après.)

Tout incite à croire que l'image de l'abbé Fournié est de pure fantaisie, comme celle des autres personnages et notamment de Martines de Pasqually (cf. notre note à ce dernier sujet in *L'Initiation,* octobre-décembre 1965, p. 244).

(à suivre)

NOTES

(1) Martines de Pasqually est mort le 22 septembre 1774.

(2) Lettre du 6 juillet 1776, **ap.** Papus, **Louis-Claude de Saint-Martin, op. cit.**, pp. 143-145.

(3) Sur Vaucrose, un petit « dossier » a été constitué et publié par Eugène Susini (**op. cit**, t. III, pp. 475-479). Je ne connais rien de plus complet ni plus précis sur le personnage. Mais à ce dossier, nous ajouterons deux pièces.

Première pièce : les 11 lettres (1804-1812) adressées par Vaucrose à Willermoz (B.M. Lyon Ms. 5.425 (35-38 ; 40-45 ; 47), auxquelles ont été jointes une lettre de Vaucrose à J.-A. Pont (Ms 5.425 (46)) ; la copie d'une réponse de Willermoz (Ms 5.425 (48)) ; et, remarquable surtout, le certificat de « réunion » de Vaucrose au Régime rectifié (Ms. 5.425 (39)). Ce dernier document établi par Willermoz le 31 mars 1808 désigne en effet « Anselme Antoine Xavier Vernetty Vaucros, d'Avignon, ancien militaire [la recherche s'imposerait aux archives du service historique de l'Armée], fils de Joseph Ignace Vernetty. » Cette correspondance est citée par Alice Joly (**Un mystique lyonnais et les mystères de la franc-maçonnerie,** Mâcon, Protat, 1938, pp. 316-318) ; mais , surtout, dans la mesure où elle intéresse la vie de Willermoz. Le biographe de Vaucrose devrait y revenir, avec son souci propre. Il devrait aussi utiliser les lettres de Vaucrose, également du fonds Willermoz, entrées à la B.M. de Lyon en 1956 (Cf. par exemple Mss. n[os] 5891 et 5898), ainsi que plusieurs lettres d'amis de Vaucrose, acquises à la même date.

D'autre part, j'offre ci-après, grâce à une communication très courtoise de mon ami Armand Beyer, copie de l'article consacré à Vaucrose par le libraire Pétillet, dans son **Lexique** manuscrit, conservé à la Faculté de théologie protestante de Lausanne. Voici cet article, dont j'ai modernisé l'orthographe et la ponctuation :

« Waucrause (M. le marquis de) gentilhomme français originaire d'Avignon, personnage très pieux, fort instruit, possédant de grandes lumières, a traduit de l'anglais en français un ouvrage de Will. Lau (**sic**) intitulé **l'Esprit d'amour,** mais qui n'a pas encore été imprimé, malgré que je l'en aie prié à réitérés cris (?).

Il était grand admirateur de Saint-Martin et de Jacob Boehm, ayant même traduit le **Mysterium magnum** de l'allemand en français, de ce dernier, lequel est encore en manuscrit.

Il est mort dans un voyage qu'il venait de faire en France, étant allé faire visite à M. Brémont à Saint-Sales. Il mourut subitement dans ce dernier endroit, en voulant monter dans la diligence pour retourner à Berne où il résidait depuis quelques années. Dans son dernier voyage, il avait fait des cours pour visiter ses amis à Lyon, Marseille et Nîmes.

Le **Grand Mystère** de Jacob Boehm a été remis, soit l'original, ou simplement une copie à M. Delière lequel l'a prêté à M. Hervieux, pasteur de Mons près de Meaux, lequel l'a fait copier à ses frais pour l'envoyer à M. Campagne, cantor de Zurich, et M. Campagne a avoué que la traduction de M. le marquis de Waucrause avait (**sic**) beaucoup mieux qu'il ne s'y attendait. M. le capitaine de vaisseau Oven possède une copie de **l'Esprit d'amour,** laquelle il a confiée à M. Jean-Pierre Bourgeois, qui en a pris copie.

M. de Waucrause était en liaison avec M. le chevalier de Divonne, avec toutes les personnes religieuses de Genève, M. de Brémont, le colonel Gaudard, M. le ministre Dupland-Picher. » (pp. 163-164)

(4) **Un mystique lyonnais..., op. cit.,** p. 33.

(5) Lettre à J.-B. Willermoz, **ap.** Papus, **op. cit.,** p. 143.

(6) Lettre à Willermoz, **ap.** Papus, **op. cit.,** p. 143.

(7) Matter, **Saint-Martin, op. cit.,** p. 49.

(8) **Ap.** Van Rijnberk, t. **I., op. cit.,** p. 143.

(9) Consignons déjà ici les résultats d'une première enquête aux A. D. de la Gironde. On trouve aux XVII[e] et XVIII[e] siècles à Bordeaux plusieurs familles Fournier peu marquantes. Les répertoires et inventaires ne comportent que peu de mentions du nom de Fournié : un médecin, un pensionné militaire, deux capitaines de navires, plusieurs pilotes. Impossible de déterminer, avant d'avoir effectué les recherches généalogiques adéquates, si tel ou tel de ces Fournié appartient à la famille de l'abbé, et, par conséquent, nous met sur la piste de celle-ci.

Les deux séries (G et H) qui constituent le fonds ecclésiastique ne mentionnent pas le nom de Fournié. (Nous prions M. le Directeur des Services d'Archives de la Gironde de bien vouloir accepter l'expression de notre gratitude pour l'aide qu'il nous a apportée.)

(10) A la notice de G. Bord concernant Fournié (**La franc-maçonnerie en France,** Paris, Librairie nationale, s.d. [1908], pp. 248-249.) nous ne voulons donner que l'espace d'une note. Bord, en effet, cite d'une manière erronée le titre de son livre, qu'il date de 1791. Il le retrouve à tort à La Haye en 1811. Enfin, pour le bouquet, il l'identifie avec Dom Achille Fournié !

IDEAL ET PRATIQUE DE LA SYNARCHIE

par Jacques WEISS

L'INITIATION *se fait un plaisir de publier l'intéressant article ci-après que Jacques Weiss a bien voulu lui adresser. Il n'est pas nécessaire de présenter Jacques Weiss qui est un admirateur du regretté Marquis Saint-Yves d'Alveydre, l'un des maîtres aimés de Papus, et qui a consacré à l'œuvre de Saint-Yves d'Alveydre un ouvrage remarquable :* L'autorité face au pouvoir, *dont les quelque* 400 *pages n'ont pas laissé et ne laisseront pas de retenir l'attention de tous ceux que l'histoire générale du monde intéresse...* (Ph.E.).

L'œuvre essentielle de Saint-Yves d'Alveydre est contenue dans ses cinq livres des *Missions,* publiés entre 1882 et 1887. Je passerai complètement sous silence les divers autres volumes écrits antérieurement.

Tous les livres des Missions sont consacrés à la recherche historique des principes sur lesquels doivent s'appuyer les institutions des Etats pour que ceux-ci puissent subsister tout en faisant progresser la civilisation dans une atmosphère de paix et de justice.

Saint-Yves considère donc les enseignements de l'histoire comme des résultats synthétiques d'expériences effectuées dans le grand laboratoire humain constitué par les nations du monde entier. Si un théoricien, tel que Jean-Jacques Rousseau par exemple, formule des idées qui ne sont pas vérifiées par le laboratoire, Saint-Yves les rejette à priori. Si au contraire elles sont vérifiées, elles se trouvent nécessairement incorporées à l'histoire du monde et font désormais partie de l'évolution de l'humanité. Elles constituent alors un FAIT SOCIAL qu'un historien doit faire entrer en ligne de compte dans ses exposés du passé et ses prévisions d'avenir.

L'enseignement officiel des Universités modernes se limite pratiquement à la période de deux mille cinq cents ans qui commence à la fondation de la Rome antique et s'étend jusqu'à nos jours. Il y a pour cela des raisons autres que l'ignorance officielle, quoique celle-ci y joue un grand rôle. Nous essayerons de les discerner un peu plus loin. En attendant il est évident que cette période de deux mille cinq cents ans est absolument insuffisante pour tirer du laboratoire politique mondial des conclusions valables pour de nombreux siècles.

Cependant, la science officielle admet qu'il a existé des continents tels que l'Atlantide engloutis par des séismes cosmiques. Quelle fut

leur civilisation ? Rien ne prouve qu'elle n'ait pas été plus avancée que la nôtre.

Quelle leçon de sociologie contiennent les livres sacrés de tous les pays, et en particulier les chapitres hermétiques de la Genèse et de l'Apocalypse ?

Sur quels principes et par quels hommes furent fondées les très anciennes civilisations chinoises, égyptiennes et hindoue, qui jouèrent et jouent encore un si grand rôle dans l'histoire ? Quelles furent l'origine et l'évolution de la race rouge, maintenant résiduelle ? Que se passe-t-il derrière le voile des temples de l'Asie centrale ?

Il faudrait posséder un minimum de notions sommaires sur tous ces problèmes pour se permettre de parler de l'avenir. Pour cela, il importe de remonter le cours de l'histoire pendant de nombreux millénaires. C'est ce qu'a fait Saint-Yves, et il est arrivé à cette conclusion que toutes les formes de gouvernement actuellement existantes sur la terre ont cessé d'être viables. Depuis Jésus-Christ, en particulier, il ne peut plus y avoir de républiques stables, parce que les républiques sont basées sur des formes variées d'esclavage que la conscience publique n'admet plus. Il ne peut non plus y avoir de monarchies ni de dictatures stables, parce qu'elles sont basées sur le droit de vie et de mort dont dispose le souverain ou le dictateur, et que l'humanité n'admet plus ce principe, du moins dans le monde occidental de la race blanche.

Une seule forme de gouvernement reste viable, celle de la SYNARCHIE, qui avait été instituée par Ram 7 400 ans avant Jésus-Christ lorsqu'il fonda un empire universel asiatico-européen qui dura trois mille cinq cents ans.

Toute l'œuvre de Saint-Yves tourne autour de la Synarchie. Je vais donc définir ce terme de plusieurs manières, afin que des lecteurs très divers puissent en saisir la portée avec un minimum d'équivoques.

— *Définition en une ligne :* Etymologiquement, Synarchie signifie gouvernement avec principes.

— *Commentaire :* Dans ce sens, le terme s'oppose à tous les gouvernements contemporains qui fonctionnent en Anarchie, c'est-à-dire sans principes. Les ambitieux les plus rusés ou les plus forts s'emparent du pouvoir, au besoin en se servant du suffrage universel comme paravent, mais en le méprisant quasi ouvertement dans les discussions secrètes d'où dépendra le sort de la nation.

— *Définition en trois lignes :* La Synarchie est une forme de gouvernement où les hommes qui disposent du Pouvoir sont subordonnés à ceux qui disposent de l'Autorité.

Commentaire : L'Autorité appartient par nature au Corps enseignant réunissant toutes les institutions du pays qui font profession d'enseigner, depuis les écoles de métiers jusqu'aux ordres religieux et à l'armée, en passant par les universités et les collèges. Le corps enseignant est personnifié par un Chef, un Grand Educateur, qui portait autrefois le titre de Souverain Pontife, mais qui pourrait aussi bien

être laïc, si ce laïc était désigné d'après ses mérites par le Corps enseignant. Le chef du gouvernement exécutif, ainsi que tous les fonctionnaires sont choisis à l'examen par des jurys ou corps enseignants appropriés. Ils sont révoqués de même. Nul ne peut donc abuser du pouvoir ni s'en emparer par ruse ou violence sans détruire la Synarchie. Le Grand Educateur ne dispose que de sa science et du respect général pour asseoir son autorité. Le Chef du Gouvernement dispose de la police et de la force armée pour exécuter sa mission de pouvoir politique, et pourtant il reste subordonné à une autorité.

— *Définition en douze lignes :* La Synarchie est une formule de gouvernement TRINITAIRE, où les trois fonctions essentielles de l'activité collective des Sociétés, Enseignement, Justice, et Economie, sont représentées d'une manière qui leur permet de fonctionner harmonieusement. Pour cela, il existe trois Chambres SOCIALES et non politiques, élues PROFESSIONNELLEMENT au suffrage universel. Elles sont seules chargées de la PREPARATIONS DES LOIS. A ces trois Chambres correspondent trois corps politiques chargés de promulguer et d'appliquer les lois préparées avec mandat impératif par les trois Chambres sociales. Les corps politiques ne peuvent promulguer que des lois préparées à l'avance par ces Chambres sociales et formulées par elles sous la forme de vœux.

Commentaire : Cette formule supprime le divorce entre gouvernés et gouvernants. Actuellement beaucoup de gouvernés s'imaginent qu'ils disposent du pouvoir parce qu'on leur donne un bulletin de vote et qu'on parle de suffrage universel. Mais ils s'aperçoivent bientôt que le système fonctionne à l'encontre de leurs vœux. Cela tient à ce que l'autorité ne se délègue pas. Elle s'exerce et appartient à celui qui est capable d'enseigner les autres, parce qu'il est plus avancé dans la voie de l'initiation.

Mais les profiteurs du pouvoir se gardent bien de répandre des notions de cet ordre. Ils étouffent les grands penseurs soit par la calomnie, soit par une conspiration du silence, qui constituent un véritable assassinat intellectuel. Si malgré tout, un gêneur arrive à répandre sa doctrine, les gênés ont fréquemment recours à l'assassinat physique. Les choses n'allèrent pas jusque là pour Saint-Yves, car les deux premiers procédés suffirent à le faire ignorer du grand public pendant soixante ans. Pourtant il fut reçu par différents chefs d'Etats étrangers et présenta aussi sa doctrine au Gouvernement français et aux chambres électives. Il suivit pour cela la voie officielle et se fit appuyer par des vœux émanant d'un certain nombre de syndicats et d'hommes éminents de son temps.

Je disais qu'aussitôt après une élection politique au suffrage universel, les votants s'aperçoivent que l'élu se retourne contre eux et s'occupe désormais de ses propres intérêts. Le vote lui-même est un véritable acte de divorce, par lequel l'électeur se sépare de son autorité. Quant aux résultats du divorce, je n'en citerai ici qu'un exemple : les citoyens gouvernés veulent une monnaie stable et des économies dans l'administration de l'Etat. Les élus veulent une monnaie malsaine, ce qui constitue un procédé commode pour piller les gouver-

nés. Ils souhaitent également que les dépenses publiques soient aussi élevées que possible, car ils disposent ainsi du favoritisme qui leur permet de faire fortune, de se faire réélire, et d'obtenir des sinécures honorifiques grassement payées. C'est pourquoi les budgets des Etats modernes s'enflent sans cesse et font apparaître la somme des intérêts particuliers comme constituant *le contraire* de l'intérêt général. Certaines assemblées politiques ne sont plus que des ruées d'appétits à l'assaut d'un pouvoir et d'un budget mollement défendus par un Président du Conseil constamment menacé d'être renversé. Cet état de choses ne peut se corriger que par un renversement des principes, une « repentance » conduisant à instaurer des Synarchies nationales et internationales.

La question est si vaste, et le déchaînement des passions qui s'opposent à une solution si menaçant que bien des esprits se découragent. D'autres se tournent vers des espoirs de fédération internationale. Or, cette formule n'a pas la sanction de l'histoire. Elle représente une démagogie anarchique où les unités sont des nations, et l'absence de principes intégrateurs la conduit à la ruine. Je n'en veux pour témoin que la « Société des Nations » créée après la guerre de 1914.

L'archétype social d'une civilisation mondiale est hiérarchisé, avec séparation de l'Autorité morale et du Pouvoir politique. Les formes démagogiques ne sont pas viables.

Dans l'obscurité où nous nous débattons et où seule une très faible minorité possède la vision des forces évolutives, une lumière peut cependant nous guider.

On remarquera que la Suisse est un prototype de Société parfaitement unie et viable, associant des éléments ethniques de trois pays de langue différente, et donnant au monde depuis plusieurs siècles l'exemple d'une activité internationale de bon aloi.

Est-il possible d'extrapoler une telle Société à l'échelle Européenne ? Oui, mais Saint-Yves d'Alveydre avait dit qu'il fallait commencer par unir les intérêts économiques divergents des nations intéressées.

Or, c'est précisément la tentative que nous voyons s'amorcer sous nos yeux par la Communauté européenne du charbon et de l'acier entre six pays. La voici douée au début de 1953 d'une autonomie politique, du droit de lever des impôts européens, et de la possibilité de former une équipe dirigeante échappant partiellement à l'affreuse contrainte des suffrages ignorants et passionnels exploités par des professionnels.

Que cette Communauté puisse subir certaines influences néfastes, c'est encore possible, puisqu'elle n'est pas née avec le soutien d'une opinion publique désireuse d'instaurer une Synarchie vraie. Mais c'est comme cela qu'il fallait commencer, car il faut bien se servir des hommes et des matériaux qui existent à un jour donné, pour bâtir quelque chose ce jour-là. Le temps, la patience, un peu de sagesse humaine, beaucoup d'aide de Dieu, et nous verrons poindre le jour où les docteurs Tant-Mieux auront triomphé des docteurs Tant-Pis.

LA MÉDITATION

par P. NICOLAS-NICOLAY

Dès les premiers pas que nous faisons sur le chemin de la connaissance, nous découvrons la méditation comme moyen propre à éclairer certaines régions de notre concience. Mais la méditation doit être précédée de la concentration. Notre attention doit d'abord se fixer sur le point obscur que nous souhaitons éclairer. Ceci est indispensable. La méditation est un moyen de prise de conscience objective. Précédée par une bonne concentration, puis pratiquée suivant certaines normes, elle se transforme en contemplation.

Voici donc la méditation située : concentration — méditation — contemplation.

***

Avant d'aborder chacun de ces trois points, nous allons d'abord délimiter l'emploi de certaines expressions dont nous nous servirons dans un sens particulier et certains noms choisis pour aider la mémoire. Bien que l'homme ne puisse guère être divisé, mais pour faciliter la compréhension, nous le considérerons formé de corps, âme et esprit. Le corps avec ses organes des sens, l'âme plus particulièrement appuyée sur les systèmes nerveux et l'esprit plus localisé dans le cerveau, chacun de ces constituants ayant trois éléments de base : approche, mouvement, savoir.

Pour observer un mouvement, le corps, avec ses organes sensoriels, se tendra vers l'attention et éprouvera une sensation. L'attention est nécessaire. Il faut regarder pour voir, écouter pour entendre, sinon le mouvement n'est pas perçu et nous sommes inconscients. De même, l'âme devra avoir de l'affection pour ressentir une émotion et éprouver un sentiment. L'esprit sera réceptif par amour, afin de subir une mutation et en arriver à la science spirituelle.

La conscience comprend la sensation du corps, le sentiment de l'âme et la science spirituelle de l'esprit. La mémorisation d'un ou plusieurs de ces éléments constitue le souvenir, qui s'inscrit par modification au programme des cellules du corps, dans les mouvements des centres de l'âme et sous forme de tendance dans les facultés spirituelles. Les changements se manifestent pour le corps en mouvements, pour l'âme en émotions et pour l'esprit en mutations. Nos possibilités d'approche sont pour le corps l'attention, pour l'âme l'affection, et pour l'esprit l'amour, dans le sens du don de soi. Le souvenir appartient au passé, les moyens d'approche au futur, seules les constantes modifications appartiennent au présent.

Eléments constitutifs de la conscience :

pour	*le Savoir*	*le Mouvement*	*l'Approche*
Esprit :	Science (spirituelle)	Mutation	Amour
Ame :	Sentiment	Emotion	Affection
Corps :	Sensation	Mouvement	Attention

Ces délimitations faciliteront l'examen de la méditation.

***

La concentration fait coïncider le sujet observant et le centre de l'objet observé. Tout peut être observé par notre conscience : le minéral, le végétal, l'animal, l'homme, une planète, le système solaire, notre galaxie, d'autres

galaxies ; notre corps, notre âme, notre esprit, jusqu'à notre conscience ; des signes, des symboles, les noms, des idéaux. Dans la concentration il y a deux personnages : le sujet et l'objet, ou l'observateur et l'observé.

Comment doit se faire la concentration ? On signale généralement l'effort comme moyen d'écarter de l'objet ce qui lui est étranger, pour supprimer entre l'objet et le sujet tout obstacle tels les bruits et, enfin, pour éliminer chez le sujet lui-même toute pensée ne se rapportant pas à l'objet. Cet effort enlève l'objet à son milieu, supprime l'ambiance et met le sujet dans une situation de lutteur qui l'épuise. L'effort est douloureux, et nuit à la méditation. L'approche de l'objet par le sujet doit se faire dans le calme corporel, la paix psychique, le repos cérébral et surtout avec l'amour de l'objet. L'amour est la grande clef. Avec l'amour, notre esprit s'ouvre, notre âme se remplit d'affection et notre corps d'attention. Aucun effort n'est nécessaire, notre « cœur » rejoint le centre de l'objet. Les faits étrangers, les bruits, les pensées ne disparaissent pas complètement, mais s'estompent dans notre conscience, ils perdent leur relief, le temps d'observation n'a plus de durée ; sans transition, avec l'amour, nous passons de la concentration à la méditation.

*
**

La méditation est le fait d'écouter ce que nous dit l'objet. C'est pour le sujet la prise de conscience de l'objet. La méditation, au sens mystique du mot, n'a rien à voir avec la réflexion, au sens vulgaire. Réfléchir est un travail du cortex cervical. Sous l'impulsion d'un objet matériel, d'une image ou d'une pensée, s'éveillent d'autres images. Images visuelles, auditives, tactiles, olfactives ou gustatives, qui n'ont que des analogies ou des harmonies avec la cause impulsive. Nous en arrivons à nous laisser prendre dans un tourbillon. Ce tourbillon ressemble à un cyclone qui nous emporte. Nous sommes dominés par le passé qui creuse un fossé entre notre conscient et le présent vivant. La méditation n'a rien à voir avec le passé, elle appartient au présent. Dans la méditation, c'est l'objet qui « me-dit-l'action ». Je lui ai ouvert mon « cœur » et je l'entends comme s'il me parlait, je le sens vibrer, je le vois vivre de tout mon corps, de toute mon âme et de tout mon esprit. Et voici que le sujet aimant et l'objet ne font plus qu'un.

C'est déjà la contemplation. Le sujet-objet vibre « dans le temple » de la vie. Avec le substantif « temple », le sacré s'éveille. Or, notre corps est un temple, un temple de vie, un temple vivant. A nous d'en prendre conscience et de prendre conscience de notre unité, non seulement avec tout le manifesté, mais aussi avec la substance non manifestée à nos organes sensoriels, avec l'âme et l'esprit du monde par quoi nous sommes.

*
**

Ce processus paraît très simple, mais il est des obstacles qu'il convient de signaler.

Nous sommes partis du *M*ouvement de l'objet, nous avons appliqué les moyens d'*A*pproche et nous avons eu le *S*avoir. L'ordre était celui des véritables *M*ut*A*tion*S* qui transforment l'homme, le rendent heureux, bon et juste. Quand il a subi ces *M*ut*A*tion*S*, l'homme souhaite en faire profiter ses semblables et, partant du *M*ouvement de l'objet, il exprimera son *S*avoir à l'*A*ttention des autres : il donnera son *M*e*S*s*A*ge. Ces procédés sont utilisés : celui du *M*e*S*s*A*ge par les cultes, oraisons et enseignements et celui des *M*ut*A*tion*S*, qui le suit, dans les rites, sacrements et initiations.

On peut établir un tableau avec ces noms choisis pour servir de moyen mnémotechnique, du fait qu'ils donnent l'ordre des éléments constitutifs de la conscience : *A*pproche, *M*ouvement et *S*avoir.

	Bon (divin)	*Neutre (satanique)*	*Mauvais (luciférien)*
*AM*u*S*ette	+	+	+
*AS*so*M*moir			+
*M*e*S*s*A*ge	+	+	+
*M*ut*A*tion*S*	+		
*S*i*M*ul*A*tion		+	

Quatre peuvent être bons, quatre peuvent être neutres, quatre peuvent être mauvais. Les *M*ut*A*tion*S* sont toujours bonnes, la *S*i*M*ul*A*tion toujeurs neutre, l'*AS*so*M*moir toujours mauvais.

L'*AM*u*S*ette, le *M*e*S*s*A*ge et le *S*ign*A*le*M*ent peuvent être bons, neutres ou mauvais.

A titre d'exemple, quand l'*A*ttention s'arrête sur un *S*ouvenir passé agréable, le désir se présente, la tentation le suit, pour peu que la volonté s'en mêle, avec la convoitise, puis c'est l'émotion glandulaire, le *M*ouvement musculaire pour la conquête, la domination, la captation de l'objet de convoitise. C'est une véritable mort spirituelle, un péché, un *AS*so*M*moir.

L'*AM*u*S*ette peut être un délassement instructif ou indifférent ; mais, suivant *la nature de la Sensation ressentie*, il peut y avoir un arrêt volontaire, puis une réflexion et l'éveil devant l'*A*ttention d'une autre *S*ensation qui pousse au *M*ouvement.

Même les *M*ut*A*tion*S*, toujours bonnes si elles sont volontairement arrêtées sur une *S*ensation (sentiment ou état de conscience) peuvent, par abandon de l'éternel présent, du fait de la réflexion, s'accrocher au passé et de désir en tentation puis en convoitise, mener à l'*AS*so*M*moir.

C'est la raison pour laquelle la méditation, qui amène la conscience à d'autres états et sur d'autres plans, ne doit être pratiquée que par celui qui a atteint une haute moralité, que seul l'amour peut procurer. La méditation aboutissant à la contemplation transforme en actes les pensées.

*
* *

L'amour est non seulement un moyen spirituel d'approche, mais aussi un purificateur indispensable. Il provoque l'abnégation de l'ego et la prise de conscience du divin. Les autres moyens, tels que la volonté et la connaissance, doivent passer après.

La volonté, cause de fatigues physiologiques et psychologiques, peut entraîner des troubles. Cependant, bien conduite, elle fait monter dans le système nerveux spinal l'énergie divisée dans le système nerveux sympatique, permettant l'éveil progressif des centres psychiques jusqu'à la plénitude.

La connaissance risque, bien souvent, de n'être qu'un besoin cérébral, intellectuel, cause d'orgueil, de mépris et de séparation, au lieu d'amener à une connaissance de l'unité. Toutefois, avec une lente progression et une profonde assimilation, elle est capable d'éveiller les centres jusqu'à la contemplation.

Le dosage de ces trois éléments est une question individuelle, mais, en général, l'amour doit l'emporter. Imitant l'apôtre Paul (1 Cor XIII, 13), nous dirons : Trois moyens demeurent, la connaissance, la volonté et l'amour, mais le plus grand de tous est l'amour.

*
* *

Les livres de la Science Sacrée nous donnent d'utiles indications. La Bible, en particulier. Quand Jean-Baptiste, puis Jésus, nous disent de changer notre façon de penser (Mt III, 3 et IV, 17), la condition nécessaire est la constatation de l'état que constitue le Royaume des Cieux, lequel est proche puisqu'il se trouve au-dedans de nous (Lc XVII, 21). Jésus nous dit aussi de remplir les conditions

de cette béatitude : maîtriser ses pensées, avoir souffert, être bon, juste, doux, pur, paisible et tolérant pour avoir la saveur et être une lumière (Mt V, 3 à 13).

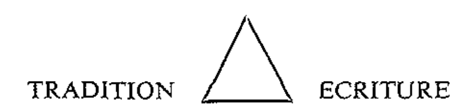
Cependant, il n'est pas écrit « comment » pratiquer cette méditation qui fait prendre conscience que Christ est tout en tous (1 Col III, 11), que nous sommes *le temps de Dieu* (1 Cor. III, 16), qui est en nous (1 Cor III, 19), et que nous sommes le temple du Dieu vivant (1 Cor VI, 16). La vraie contemplation permet de dire : Je suis celui qui est (Ex III, 14), moi et le Père sommes un (Jn X, 30).

*
* *

Cette pratique de concentration-méditation-contemplation concernant des objets de plus en plus variés, fait avancer rapidement sur le sentier de la con-naissance. L'homme discerne de mieux en mieux le vrai du faux, le fond de *la forme, le but du moyen.* Il progresse dans une conscience plus constante, plus étendue, plus perspicace. Cette con-science avec l'Esprit est, par la contemplation, une inspiration. L'homme atteint alors un état qui, suivant les formes, les époques ou les pays, est appelé NIRVANA, PARAVRITTI, SAMSARA, SATORI, MENTAL COSMIQUE, ROYAUME DES CIEUX, EXTASE, etc.

Tout le problème de la révélation, à notre conscience, d'un état qu'elle ignorait, peut provenir d'un choc : désillusion, souffrance ou douleur, poussant à chercher autre chose, d'une autre manière, peut-être en soi.

C'est généralement un « choc » qui est à l'origine du « changement de façon de penser », cette METANOIA (Mt IV, 17). De nos jours, le processus le plus fréquent est une lecture, qui peut être suivie d'une parole, enfin d'une lumière.



Le sentier qui mène à la révélation commence généralement par l'écriture, se poursuit le plus souvent par la tradition et peut conduire à l'inspiration. La con-naissance une fois acquise suit le chemin inverse : partant de l'inspiration, elle est transmise par tradition et, plus tard, partiellement transcrite dans des écritures.

« L'Eglise ne tire pas de la seule Ecriture sa certitude de tout ce qui est révélé » décrète VATICAN II. Cela signifie que les Ecritures doivent être comprises dans le sens de la Tradition. Cela est excellent si les éléments utilisés de la Tradition proviennent de sentiments de personnes proches par leur cœur du Maître inspiré, cela peut être moins bon si les éléments suivent les réactions cérébrales, de circonstance et souvent de lutte, de certains docteurs conservateurs d'une organisation hiérarchisée. La tradition spirituelle enrichit, celle scripturaire peut obscurcir. Mais le rôle de l'Eglise est de donner à la masse des fidèles de la hiérarchie une certitude à l'échelon primaire. A ceux qui se consacrent à la recherche dans les Ordres religieux, on communique par une tradition *scripturaire plus large et au moyen d'une tradition spirituelle par paroles*, symboles et gestes, un base secondaire. Enfin, dans les cercles intérieurs de quelques Ordres, à certains religieux, sont transmis les moyens utiles sur la méditation conduisant à la contemplation ou inspiration individuelle.

L'Ecriture s'adresse à la masse, la Tradition spirituelle à certaines collectivités, mais l'Inspiration est individuelle.

Les laïcs chrétiens peuvent, dans la généralité, être répartis en : catholiques entre tradition scripturaire et écriture ; orthodoxes entre tradition spirituelle et inspiration et protestants entre écriture et inspiration.

Certains ordres traditionnels utilisent, pour les profanes venant des ténèbres, des traditions doctrinales et des écritures symboliques, des initiations de tradition spirituelle ainsi que des enseignements d'écritures inspirées pour les mener vers l'illumination, tout en leur demandant, suivant leurs capacités, d'aider ceux qui ont soif, cherchent et demandent.

*
* *

En résumé, le chemin comprend une première partie physique, donnée dans le monde profane : une instruction présentée par une tradition doctrinale permettant de comprendre le sens littéral des écritures ; c'est une base utile et nécessaire. Puis une seconde partie psychique, donnée dans les Ordres à certaines collectivités : une inspiration présentée par une tradition spirituelle permettant de sentir le sens caché des écritures des Livres de la Science sacrée. Enfin, une troisième partie spirituelle que trouvent certains chercheurs dans les cercles intérieurs des Ordres : une inspiration incommunicable, un contact avec une tradition de Maîtres invisibles et, dans une certaine mesure, un accès aux archives akashiques. Mais il est évident qu'à tous les degrés il y a révélation. Celle-ci est progressive, tant par sa durée que dans son élévation.

La révélation du plan spirituel ne peut qu'être indiquée par des analogies lointaines, celle du plan psychique vaguement représentée par des paraboles, des mythes, des contes, quant à celle du domaine matériel, il suffit d'établir la relation entre la représentation par symbole, écriture ou parole et la sensation par l'objet matériel. La même allégorie : parabole, légende, mythe, fable, symbole, etc., peut évoquer de très nombreuses images, tant sur le plan matériel que sur ceux psychique et spirituel. Quelques indications limitées en donneront une idée : le triangle est en même temps un figure géométrique matérielle, que l'emblème d'un certain feu psychique, que le symbole spirituel de la trinité ; le signe + représente aussi bien l'addition qu'un degré de maîtrise et l'expansion divine ; le chemin du Seigneur : le passage de Jésus, l'éveil de la Koundalini, la communion dans l'Esprit.

Si l'expression est difficile, la compréhension l'est davantage. Les moyens d'expression de l'homme sont très limités ; quant à ceux de la conception qu'un homme a, dans la plupart des cas, ils sont souvent aussi nombreux et aussi variables que les auditeurs et spectateurs. En effet, la conception objective ou subjective est fonction de la perception. Or, la perception est la résultante d'une part de la réception du signal reçu et de l'acception de position.

*
* *

Le but est l'inspiration. Dans le cas où le signal est l'Ecriture, on peut chercher directement l'inspiration par la concentration-méditation-contemplation, mais il est plus aisé de passer avant par la tradition spirituelle. De toute façon, il faut savoir que le chemin existe, nécessaire de le trouver, indispensable de l'expérimenter par des exercices pour « être le chemin » (Jn XIV, 6).

LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN
le Philosophe Inconnu

CAHIER DE METAPHYSIQUE

suivi des

OBSERVATIONS SUR LES SIGNES ET LES IDEES ET RÉFUTATION DES PRINCIPES DE M. DE GÉRANDO

ouvrages mis au jour et publiés pour la première fois

par ROBERT AMADOU (1)

6. *Relevé des faux arguments des philosophes.*

(1) Lorsque vous traitez avec les philosophes le sujet de la nature de l'homme et de la nature des bêtes, la première observation qui se présente à votre esprit est de leur faire remarquer les nombreuses facultés d'intelligence et de moralité qui nous distinguent et dont les bêtes ne nous ont, jusqu'à présent, donné aucun indice assez clair et assez assuré pour faire la balance.

Les philosophes répondent à cela que nous ne connaissons point assez la nature des bêtes pour certifier qu'elles n'ont pas les facultés que nous voulons leur refuser parce que nous ne les voyons point en elles et que peut-être elles sont tout aussi parfaites que nous, quoique nous n'ayons pas le moyen de le savoir. Remarquez ici la marche fausse de leur logique. Vous leur présentez un fait positif qui est que nous n'avons certainement jamais vu dans les bêtes aucun de ces traits éminents qui nous sont propres. Au lieu de combattre ce fait positif avec une arme positive, il ne nous opposent qu'une idée négative, qu'une conjecture, enfin que de vagues présomptions, et qui ne peuvent avoir aucun poids, puisqu'ils n'ont aucune preuve à en donner.

Tenez-vous donc en garde contre leur marche ; ils ne remportent sûrement pas la victoire avec une pareille défense. Mais s'ils ne font qu'éviter vos coups, ils n'en sont pas moins prêts à croire les avoir repoussés. Leurs triomphes ne consistent jamais à soumettre leurs ennemis, mais à s'éloigner de leur esprit, et c'est là l'esprit qui dirige leur pensée, leur esprit et leur logique, et contre lequel j'ai pour objet dans cet écrit de mettre en garde les hommes simples et qui aiment le bien et la vérité.

(2) Si vous insistez et que vous leur fassiez observer que nous ne voyons parmi les bêtes aucune institution morale, aucune association libre, aucune production qui puisse passer comme parmi nous pour être le fruit de l'esprit et du génie, ils feront encore la même réponse, qui est que les bêtes ne nous sont point assez connues, mais ils ne craindront point de s'appuyer d'une comparaison que voici : parmi les hommes de la dernière classe de la société, relativement aux connais-

---

(1) Cf. L'INITIATION : n° 3 (1966). Dans le titre de la première partie (p. 157, ligne 6), il faut évidemment lire : **REFUTATION,** au lieu **d'Observations.**

sances et au développement de leur esprit, ces hommes ne se persuadent jamais qu'il y ait d'autres hommes capables d'opérer par les mathématiques des choses des plus merveilleuses, d'enfanter des tableaux poétiques propres à nous subjuguer et à nous enchanter, de concevoir des plans de législation assez vastes pour embrasser l'homme sous tous les rapports. Cependant, quoique ces hommes ignorants ne puissent se persuader de l'existence de pareils prodiges, cela n'en détruit ni la possibilité ni la réalité. Pourquoi donc l'ignorance où nous sommes à l'égard des bêtes aurait-elle un plus grand privilège ?

Pour vous montrer la fausseté révoltante de leur méthode, il n'y a qu'une chose à vous faire remarquer, c'est qu'en prenant pour exemple les hommes bornés et ignorants par rapport aux autres hommes et voulant ensuite étendre cette règle des hommes aux bêtes, ils ne craignent pas de mettre ces mêmes hommes au-dessous des bêtes. N'oubliez pas en outre qu'ils ne prennent jamais leurs réponses et leurs moyens dans des ordres de choses analogues à l'objection, que par cette incohérence perpétuelle ils répandent continuellement des nuages et ôteraient à quiconque ne serait pas averti toutes les ressources pour les dissiper.

(3) *Edda des Islandais*, p. 228. L'éditeur, dans sa note, prétend que les idées mythologiques des peuples leur sont venues à l'occasion des volcans. Comment, dit-il, ainsi que font les enfants, n'auraient-ils pas prêté une vie, une volonté, des passions semblables aux nôtres, à toutes les causes des phénomènes dont ils étaient frappés ? Il n'y a qu'un mot à répondre à cela, c'est que les enfants ne prêtent ainsi une vie, une volonté, des passions aux êtres qui les entourent que parce qu'en effet les êtres qui les entourent sont pleins de toutes ces choses-là, attendu que ce sont des hommes. Dès lors, si l'on prétend que les peuples se sont conduits comme des enfants dans l'admission de toutes leurs idées mythologiques, il faut que primitivement ils aient eu devant les yeux des objets susceptibles de vie, de volonté et de passions. Une fois ce principe établi, comme je crois impossible de s'y opposer, on peut ensuite faire tant qu'on voudra l'énumération des abus, mais il ne faut pas transposer l'ordre des choses, ni la marche de l'esprit humain, comme font continuellement les philosophes et les savants.

7. [*L'homme et la mort.*]

Vérité qui as formé l'homme, t'attendais-tu qu'il en viendrait à ce point de néant et d'obscurité de nier son propre caractère ? La nature a-t-elle vu le chêne renoncer à sa supériorité sur les autres arbres ? A-t-elle vu le lion renoncer à sa force et à sa majesté parmi tous les autres animaux ?

Ils ont dit que tout venait des sens dans l'homme, jusqu'à la volonté de se détruire.

Ils ont dit que c'était une suite du soin de sa conservation et pour diminuer ses souffrances.

Ils ont appelé la destruction une conservation.

Un animal qui est malade ne se tue pas, il cherche à se guérir, il n'a pas l'idée de la mort. Mais qu'est-ce que les raisonnements pour des êtres qui sont tombés à ce point de dégradation ?

Renouvelez un acte de création, si vous voulez les persuader.

Il faudrait leur créer une âme pour la leur faire sentir ; ou au moins, il faudrait leur donner les preuves actives, fussent les preuves d'Héliodore.

Ils veulent bien qu'on leur prouve la perfection et la bonté d'un remède, pourvu qu'ils ne présentent pas seulement la langue pour le recevoir. Toute leur gloire consiste à éviter ce remède ; quand ils ne *l'ont pas pris, ils croient avoir vaincu le médecin.*

Si c'est par un sens plus parfait que les animaux souffrent et qu'ils se déterminent à se tuer, que ne frappent-ils ce sens si malfaisant ?

Et pourquoi frappent-ils leurs autres sens qui sont innocents et qui tendent toujours à se conserver et à jamais se détruire ?

Comment se guérissent-ils, s'ils ne portent le remède que hors du siège du mal ? Quand l'œil est malade, sera-t-il guéri si on coupe la main ? Quand le pied souffre, en sera-t-il mieux si on arrache l'œil ?

Le moral nous distrait des maux du corps. Le physique peut nous distraire des maux du moral. Voyez donc à quoi vous exposez ce moral malade, quand vous lui supprimez tous ses moyens de diversion.

8. *Etudes de la vérité.*

Si l'homme avait cherché la vérité en elle-même et par lui-même, ils se seraient bien plus tôt rencontrés l'un l'autre. Mais, tantôt il a fermé les yeux et ne la voyant plus il a cru devoir lui refuser l'existence, tantôt ne les ouvrant qu'à moitié, il ne l'a vue que sous des ombres qu'il a prises pour elle et avec lesquelles il n'a pu la faire triompher que médiocrement de ses adversaires.

Les hommes novices qui n'ont su la considérer et l'étudier que dans les enseignements de ces deux espèces de maîtres se sont jetés vers celui qui s'est trouvé le plus près d'eux et ils l'ont suivi par circonstance et par facilité bien plus que par persuasion, de façon que de ce grand nombre d'hommes, dont les uns attaquent la vérité et dont les autres prennent sa défense, il y en a bien peu qui puissent dire d'une manière satisfaisante pourquoi ils ne la croient pas et pourquoi ils la croient.

L'objet de cet écrit est d'examiner ces deux écueils qui couvrent presque tout le vaste océan où notre pensée a besoin de diriger sa route. Nous considérerons ce que les destructeurs de cette vérité ont montré d'exagération en posant de petits principes dont ils ont déduit des conséquences beaucoup trop grandes. Nous considérerons ce que ses défenseurs ont montré de maladresse en niant ces petits principes et peut-être même les petits faits avec lesquels on voulait à leurs yeux anéantir la vérité. Après avoir essayé d'arrêter ainsi quelques articles préliminaires de paix entre les deux puissances belligérantes, nous tâcherons de leur offrir de nouveaux moyens de conciliation, en cherchant si, auprès de nous, autour de nous et dans nous, ils ne pourraient pas rencontrer des voies plus naturelles et plus instructives que celles dans lesquelles ils ne s'enfoncent que pour se diviser, tandis que la vérité devrait tous les réunir.

Cependant, comme nous l'avons dit ailleurs, les hommes en général contestant moins l'existence de la vérité qu'ils ne cherchent à savoir quelle est cette vérité, nous nous occuperons particulièrement des voiles

dont on l'a couverte et des couleurs étrangères avec lesquelles on l'a défigurée.

Quant à ceux qui nient son existence, il ne sera pas difficile d'ajouter contre eux quelques témoignages aux preuves déjà répandues dans la plupart de nos ouvrages.

9. *Sur les principes et les conséquences que l'on en tire.*

J'ai osé avancé qu'il n'y avait personne, pas même les fous, qui ne raisonnât juste, c'est-à-dire qui ne tirât une conséquence exacte du principe qu'il pose ; mais que presque tous les hommes posaient des principes faux, ce qui faisait que nous ne vivions réellement que dans le dérèglement et la folie. Si nous étendons cette idée et que nous la portions jusqu'à la triste conséquence qui a été tirée du principe faux par lequel l'homme s'est gouverné dans l'origine, nous verrons combien dans l'ordre des puissances divines et supérieures, la conséquence dérive rigoureusement des principes. La sévérité de cette conséquence a pour objet de nous faire connaître l'erreur du principe faux qu'a posé le pemier homme coupable. Les hommes, au contraire, tâchent de déguiser à nos yeux l'erreur et la fausseté de ce principe en nous dissimulant autant qu'ils peuvent la sévérité de la conséquence. C'est bien pis dans les œuvres qui proviennent de l'homme et dans sa conduite journalière. Quoique, tout en faisant dériver exactement les conséquences de leurs principes, il ne nous offre que des conséquences extravagantes et des principes absurdes, il est assez aveugle ou assez audacieux pour vouloir légitimer à nos yeux ses extravagantes conséquences et leurs absurdes principes et pour exiger de nous que nous les honorions de notre suffrage et de notre approbation.

10. [*Des facultés de l'homme.*]

L'âme se peut appliquer indistinctement à tout ce qui a vie et qui est animé ; sauf ensuite à faire les distinctions nécessaires entre l'âme raisonnable, l'âme sensitive et l'âme végétative.

Le cœur est la faculté sensible de l'âme raisonnable et presque l'essence de l'âme sensitive ; il est susceptible de vices et de vertus, de passions matérielles et de passions spirituelles dans l'âme raisonnable ; il n'est susceptible que de passions matérielles dans l'âme sensitive, sauf toutefois l'effet des *actions extérieures* de tout genre dont nous ne pouvons nier entièrement le pouvoir. Mais ces actions, qui sont extérieures à l'âme sensitive, sont intérieures et comme combinées avec l'âme raisonnable ; voilà pourquoi l'âme raisonnable peut répondre de ses mouvements et l'âme sensitive ne le peut pas.

La passion tient plutôt de l'ordre inférieur et de l'âme sensitive que de l'âme raisonnable, quoique celle-ci en soit cependant susceptible par sa liaison avec l'âme sensitive.

L'affection tient plus de l'âme raisonnable que de l'âme sensitive, quoique celle-ci en ait quelquefois offert des traces.

La raison est la propriété qu'a l'âme raisonnable de mesurer ses actes en les conformant au plan de justesse et de vérité qu'elle peut lire en elle-même et qui y est gravé dès son origine.

L'entendement est la faculté qu'a la raison de concevoir les objets qui lui sont présentés.

L'intelligence va plus loin. Elle peut percer plus profondément, elle peut embrasser un champ plus vaste, rassembler des rapports, en un mot faire des découvertes.

Le génie va encore plus loin que *l'intelligence ;* il s'élève jusqu'à la vérité même la plus sublime, il s'en remplit, il s'échauffe de son même feu et peut, comme elle, subjuguer, étonner, ravir, et démontrer par des œuvres et sa force et sa divine puissance.

Le goût tient à la forme sous laquelle ces diverses propriétés de l'âme raisonnable se manifestent, soit par la parole, l'écriture, la peinture, la musique, etc. Mais il ne paraît que comme un supplément, comme une pièce de rapport dans l'universel délabrement où nous sommes ici-bas. *L'entendement* ne le connaît point ; *l'intelligence* peut s'en passer ; *le génie* le crée, l'enfante à chaque trait et le porte partout avec lui.

11. [*Spiritualisme.*]

Malgré toutes les preuves en faveur de Dieu et du spiritualisme que l'on peut trouver dans les feuilles précédentes, il y aurait une observation bien simple qui les rendrait inutiles et qui devrait, ce me semble, sauter aux yeux de tout le monde ; c'est le spectacle de l'état social considéré sous son côté moral. L'origine du droit politique est encore incertaine parmi les hommes et sa vraie légitimité inconnue. Cela n'empêche pas qu'ils ne s'empressent partout d'exercer ce qu'ils appellent la justice et qu'ils ne jugent et ne tuent et ne fassent souvent subir aux criminels des supplices mille fois plus cruels que la mort. Voilà déjà des points très choquants, savoir une légitimité problématique et la cruauté. Si l'on veut y joindre un troisième vice assez commun, celui de l'injustice et de l'iniquité par laquelle la malice, la cupidité, la fourberie, la vengeance viennent établir l'atrocité sur les deux premières bases déjà si révoltantes, on verra ce que cette accumulation de poids abominable doit opérer dans la balance de l'idée humaine et s'il ne devient pas de nécessité absolue qu'il y ait quelque masse contraire qui fasse le contrepoids. Je crois pouvoir affirmer qu'il n'est pas un esprit rassis en qui cette observation ne produisît quelque effet. Peut-être ce premier pas ne le conduirait-il d'abord, cependant, qu'à voir les deux plats de la balance au niveau. C'est là où se sont arrêtés les Manichéens. Mais, s'il poursuivait ses observations, il verrait bientôt quel serait celui des deux poids qui l'emporterait. Enfin, indépendamment de ce contrepoids ou de ces deux plats de la balance, il verrait qu'une main nécessaire la soutient et la suspend ; alors il pourrait d'un coup d'œil saisir tout l'ensemble des choses.

Une autre preuve en faveur de l'homme, c'est que la parole ou le verbe est le germe ou le principe de vie, et que l'homme possède cette parole, ou ce germe et ce principe de vie. Comment donc se ferait-il qu'il pût mourir ? Ce ne serait sans doute que par l'effort d'une autre puissance qui renverserait celle-là. Mais quelle autre puissance y a-t-il que celle de l'être et de la vie même ? On voit donc que l'homme étant dépositaire du principe de la vie et que, rien n'étant au-dessus du principe de la vie, cet être est nécessairement existant et nécessairement indestructible, dès l'instant que la source première lui a fait part de la vie. Lisez aussi *Livre vert* n° 430 et n° 792.

Autre preuve. Les propriétés des animaux et de tous les êtres matériels sont relatives, au lieu que celles de l'homme sont fixes. Si un animal court, vole, nage, un autre court, vole, nage plus ou moins vite que lui ; mais, quoiqu'un homme pense et qu'il exprime ses pensées par des paroles, il ne trouve rien de semblable dans les animaux, et ces animaux ne peuvent pas se regarder comme parlant mieux ou plus mal que lui. Il y a sur cela entre eux et lui une barrière absolue, posée par la nature même. Or, s'ils étaient de la même espèce, il y aurait entre eux des signes plus relatifs et leurs extrémités s'uniraient par des nuances, quelque imperceptibles qu'elles fussent, au lieu d'être, comme elles le sont, sans aucune espece d'affinité. Voyez le *Cahier des langues*, page 10.

OBSERVATIONS SUR LES SIGNES ET LES IDEES ET REFUTATION DES PRINCIPES DE M. DE GERANDO

Page 1[re]. (*Les signes sont pour l'enfance morale de l'homme ce que les monuments qui nous demeurent sont pour la connaissance des premiers âges.*)

Il est vrai que les uns et les autres nous jettent dans un pays qui est neuf pour nous. Voilà pourquoi il est essentiel que les signes soient parfaitement appropriés aux idées qu'ils doivent nous transmettre ; comme il eût été bon aussi que les monuments ne dérivassent que d'idées entièrement saines, car l'ignorance, le caprice, le fanatisme ont souvent présidé à la production et à la structure de ceux de l'antiquité. Aussi ces monuments, ou ne nous apprennent presque rien, ou ne nous apprennent que les erreurs et les préjugés qu'ils ont consacrés lors de leur naissance. Or, c'est le vrai que nous avons besoin d'apprendre et ce sont les signes qui doivent être chargés de cet emploi.

Pages 4 et 5. (*Prendre l'homme avant l'institution des signes.*) (*Comment les signes servent à la formation des idées.*)

Je ne dis rien sur ces deux articles jusqu'à ce que je voie si l'auteur admet ou non des signes naturels et s'il se concentre ou non dans la seule classe des signes institués et conventionnels.

Page 6. (*Il est ensuite dans notre nature de rapporter à des causes extraordinaires l'effet que nous trouvons quelque difficulté à expliquer par l'action des causes connues.*)

Il serait très important d'examiner cette propension-là avec la dernière rigueur. Elle pourrait tenir d'un côté à notre paresse et de l'autre à une autre cause. L'objet d'un philosophe ne doit pas être seulement de montrer les défauts de l'esprit de l'homme ; il faut qu'il se rende compte de ce que cet esprit peut lui présenter de quelque côté qu'il le considère.

Page 7. (*Mercure fut regardé par eux comme son auteur,* etc.)

Quand même les philosophes anciens auraient été moins avancés que nous, comme c'est l'opinion reçue, il faut croire cependant qu'ils l'étaient assez pour s'apercevoir des grossiers préjugés de la multitude. Il est plus sûr que la multitude a universellement travesti les allégories des anciens philosophes ; il est plus que douteux que les anciens philosophes aient construit leurs allégories, du moins universellement, sur

les illusions de la multitude. Le parti que prend ici l'auteur est le plus facile ; mais est-ce le parti le plus conforme à ce qui est ? C'est donc encore là un point qu'il faudrait couler à fond avant de prononcer comme il le fait ; et pour cela faire il ne suffirait pas de déclamer contre la philosophie scolastique qui est l'excrément de la raison ; il faudrait y substituer un enseignement direct et explicatif de toutes ces difficultés dont la scolastique n'a su qu'accroître le nombre.

Page 8. (*On comprit que la providence avait pu nous donner, dans nos facultés toutes seules, certains moyens faciles pour commencer à nous comprendre.*)

N'eût-il pas mieux valu ne pas tant ravaler la chaîne d'or de Mercure, puisque les philosophes qui ont peint cette allégorie ont pu n'exprimer par là que ce premier présent de la providence ? Sauf ensuite à rejeter avec raison ces idées innées toutes formées dont la fausseté est si évidente ; sauf à rejeter aussi cette convention qui est totalement impossible sans ce premier présent de la providence, ce dont, même avec ce premier présent, il ne serait pas très aisé d'établir l'origine d'une manière satisfaisante sans fixer d'avance le nombre des anneaux de la chaîne d'or qui sont en nous.

Pages 10-22. (*Nous saisissons d'abord l'homme avant l'état de société, etc.*)

Comme l'auteur ne fait ici qu'une supposition, comme il avoue même que l'hypothèse où il place l'homme s'est rarement offerte en réalité, comme enfin il ne tire pas lui-même de trop grandes conséquences de ce jeune Lithuanien dont l'histoire ne peut se présenter que comme une exception, je ne m'arrêterai point à relever les opinions des autres philosophes sur l'origine de la société.

Je n'ai rien non plus à objecter à l'intéressante théorie de l'auteur sur l'effet des objets extérieurs par rapport à l'homme isolé dont la vie commence, sur ses sensations simples et complexes, sur les idées simples et complexes qui en résultent, sur le jugement, la réminiscence, etc., toutes observations qui paraissent fort justes et annoncent un fort bon observateur.

Je suis aussi entièrement de son avis que ce serait s'exposer à des conséquences absurdes que de refuser à l'homme privé de signes quelqu'une des attributions qu'on vient de reconnaître en lui.

(*suite et fin au prochain numéro.*)

Nous avons lu pour vous...

par Serge HUTIN

● Léon LANGLET, **L'église ésotérique de PLANES (Pyrénées-Orientales).** Un volume grand format, illustré de 122 pages. Prix : 25 F (payables à l'auteur : C.C.P. 1602-17 MONTPELLIER).

Pour l'ésotériste, il n'y a pas seulement que les cathédrales qui réservent surprises, découvertes, émerveillements : la France est un pays très riche, dans toutes les provinces, en fort intéressants édifices sacrés (grands ou modestes) dont l'étude approfondie s'impose. A cet égard, il faut saluer la sortie de cette admirable monographie illustrée : notre ami Langlet y étudie l'un des plus curieux édifices médiévaux des Pyrénées-Orientales, église si riche en symboles révélateurs de l'influence « sarrasine » et du rôle initiatique des Templiers. Un admirable travail d'érudit et d'initié.

● Andrée STARACE, **Positions actuelles.** Editions André SILVAIRE (20, rue Domat - PARIS-5ᵉ).

L'auteur a classé sous trois grandes rubriques (**Vérité-Esprit-Vie, Conceptions humaines - Imperfections, Amour-Cœur**) de brèves formules qui ne sont pas du tout vagues souvenirs de lectures mais en lesquelles elle a su mettre toute la **sincérité** de son propre voyage spirituel. C'est en lisant de telles publications, importantes en dépit de leur volume si modeste, que nous pouvons mesurer combien — aujourd'hui plus que jamais — l'empreinte du Philosophe Inconnu se marque sur tous les êtres qui admirent (et qui **vivent**) son noble message de lumière. Méditons les formules de ce recueil : à tout moment nous en serons enrichis.

L'Initiation (1)

ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE
(27e ANNEE - NOUVELLE SERIE)

ANNEE 1953

N° 1 (janvier-février) :

N° 2 (mars-avril) :

N° 3 (mai-juin) :

N° 4 (juillet-août) :

(1) Chaque numéro de l'Initiation est en vente au prix de 5 F + frais d'expédition, à savoir : France (pli ouvert), 0,40 - France (pli fermé), 0,80 - Etranger (pli fermé), 1,90. Ecrire à l'Administrateur G. Cochet, 8, rue Stanislas-Meunier, Paris (20e).

N° 5 (septembre-octobre) :

N° 6 (novembre-décembre) :

ANNEE 1954

N° 1 (janvier-février-mars) :

N° 2 (avril-mai-juin) :

N° 3 (juillet-août-septembre) :

N° 4 (octobre-novembre-décembre) :

ANNEE 1955

N° 1 (janvier-février-mars) :

N° 2 (avril-mai-juin) :

N° 3 (juillet-août-septembre) :

N° 4 (octobre-novembre-décembre) :

ANNEE 1956

N° 1 (janvier-février-mars) (1) :

N° 2 (avril-mai-juin) :

N° 3 et 4 (juillet à décembre) :

(1) N° épuisé.

ANNEE 1957

N° 1 (janvier à juillet) :

N° 2 (juillet à décembre) :

ANNEE 1958

N° 1 (janvier à juillet) :

N° 2 (juillet à décembre) :

ANNEE 1959

N° 1 (janvier à juillet) :

N° 2 (juillet à décembre) :

ANNEE 1960

N° 1 (janvier-février-mars) :

N° 2 (avril-mai-juin) :

N° 3 (juillet-août-septembre) :

N° 4 (octobre-novembre-décembre) :

ANNEE 1961

N° 1 (janvier-février-mars) :

N° 2 (avril-mai-juin)

N° 3 (juillet-août septembre) :

N° 4 (octobre-novembre-décembre 1961)

ANNEE 1962

N° 1 (janvier-février-mars) :

N° 2 (avril-mai-juin) (1) :

N° 3 (juillet-août-septembre) :

N° 4 (octobre-novembre-décembre) :

(1) N° épuisé.

ANNEE 1963

N° 1 (janvier-février-mars) :

N° 2 (avril-mai-juin) :

N° 3 (juillet-août-septembre) :

N° 4 (*octobre-novembre-décembre* 1963) :

(Numéro spécial)

ANNEE 1964

N° 1 (janvier-février-mars)

N° 2 (avril-mai-juin) :

N° 3 (juillet-août-septembre) :

N° 4 (octobre-novembre-décembre 1964) :

ANNEE 1965

N° 1 (janvier-février-mars) :

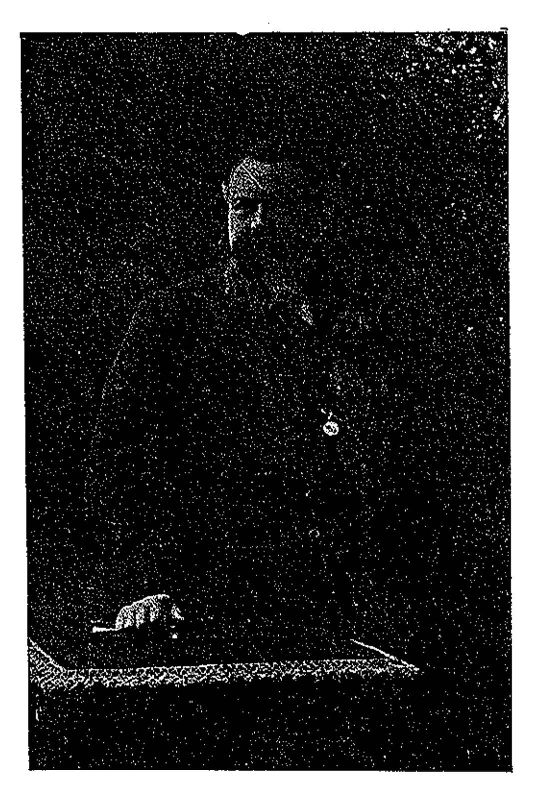
N° 2 (avril-mai-juin) :

N° 3 (juillet-août-septembre) :

N° 4 (octobre-novembre-décembre 1965) :



CHAQUE NUMERO DE L'INITIATION EST EN VENTE AU PRIX DE 5 F + FRAIS D'EXPEDITION, A SAVOIR : FRANCE (PLI OUVERT), 0,40 - FRANCE (PLI FERME), 0,80 - ETRANGER (PLI FERME), 1,90. ECRIRE A L'ADMINISTRATEUR G. COCHET, 8, RUE STANISLAS-MEUNIER, PARIS XXe. COMPTE DE CHEQUES POSTAUX : PARIS 9996-47.



Gérard ENCAUSSE (« PAPUS »)
1865 - 1916

La tombe de PAPUS au Père-Lachaise

Le 25 octobre 1966, il y a eu exactement 50 ans que Gérard ENCAUSSE (PAPUS) s'est désincarné. Son enveloppe physique repose au cimetière du Père-Lachaise, dans le caveau de famille.

La tombe de PAPUS est — comme celle de Maître PHILIPPE à Lyon — toujours fleurie.

A la demande de nombreux admirateurs de PAPUS, nous donnons ci-après quelques indications permettant de trouver facilement cette tombe dans l'immense cimetière du Père-Lachaise :

Descendre au métro « Gambetta » et entrer par la porte « Gambetta » (avenue du Père-Lachaise). Une fois la porte franchie, tourner à gauche et suivre la grande allée. A l'intersection des 89ᵉ et 93ᵉ divisions, tourner *à droite* et remonter l'allée centrale en comptant 32 tombes (*à main gauche*). Passer entre la 32ᵉ tombe (famille Aubert) et la 33ᵉ (famille Beauvais), suivre la petite allée et l'on trouvera la tombe de PAPUS, *à main droite*, à la 38ᵉ tombe.

Philippe ENCAUSSE.